

Voir dans ce numéro, comment DE COURVILLE, l'ami de MARTIN-NUMA, échappe à la bande du TATOUÉ

N° 19 — 1<sup>re</sup> ANNÉE

REDACTION, ADMINISTRATION, ANNONCES  
Rue Saint-Joseph, PARIS  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET CONCOURS  
10, rue Saint-Joseph, PARIS  
(On s'abonne dans tous les bureaux de poste.)

PRIX : 10 CENT.

# L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION NATIONALE

FAITS DRAMATIQUES  
ÉVÉNEMENTS PASSIONNELS  
OU TRAGIQUES

ROMANS DE DÉTECTIVES  
ET DE POLICE

LES DRAMES DE L'AMOUR  
LES DRAMES DE LA VIE  
LES DRAMES DE LA MORT

PARAIT CHAQUE SEMAINE

## Jeune Dompteuse blessée par un Lion



« princesse mignonne », douée en même temps du plus délicieux physique, et d'un sang-froid remarquable à un âge si tendre, faisait travailler deux lionnes et un lion. Ses exercices hardis et variés obtenaient le plus franc succès; lorsque le lion profitant d'un fugitif instant d'inattention de la dompteuse, se coula traitreusement derrière et, se dressant subitement lui arracha son dolman, tandis que d'un second coup de ses puissantes griffes, il lui labourait l'angle à nu.

Au cours d'une représentation populaire donnée sur le champ de foire de Montpellier par une grande ménagerie de passage, un drame sanglant qui aurait pu avoir les plus graves conséquences s'est déroulé devant un public de familles et d'enfants souriants.

Une gentille dompteuse de 14 ans, dénommée gracieusement « la

Ce ne fut qu'un cri d'effroi parmi les spectateurs. Mais la jeune dompteuse, sans se départir un seul instant de son sang-froid, se recula d'un pas presque indifférente à son horrible blessure d'où le sang s'échappait, et tenant le fauve en respect par la seule vertu de sa cravache manœuvrée impérieusement, réussit avec calme

Voir la fin page 2.

PROCHAINEMENT, GRAND CONCOURS FACILE ET AMUSANT



36839

L'ŒIL DE LA POLICE, chaque Samedi: 12 grandes pages, 4 000 lignes de texte, 50 gravures en noir et en couleurs. 10<sup>c</sup> le numéro. EN VENTE PARTOUT

à sortir de la cage, aux cris des spectateurs horrifiés dont certains s'évanouirent.



La blessée fut conduite dans sa roulotte où un médecin mandé en toute hâte lui fit un pansement, la déclarant hors de danger.

Histoire de la Semaine

Le Cas de Madame Verlet

— Comme tu te presses pour t'habiller, ce matin ! s'écria M. Verlet, qui ne pouvait s'empêcher de remarquer une hâte inaccoutumée, dans la toilette de Mme Verlet, alors que, d'ordinaire, cette même toilette lui prenait un temps plutôt long.

— Eh bien oui, je me presse, parce que j'ai à sortir de bonne heure, ce matin. Voilà.

— Allons, allons, mon amie, ne sois donc pas toujours si agressive. C'était une simple observation de ma part. Je ne crois pas que je te confine chez toi, que je te réqueste ici. Tu vas, tu viens, tu sors, tu rentres tout à la guise.

Mme Verlet ne répondit pas à ces justes paroles, qu'elle n'aurait pu contredire d'ailleurs, bien que le désir ne lui en manquât point, et préféra hâter sa toilette.

— Et peut-on, fit Verlet, un peu goguenard, savoir où vous allez ainsi, sans être trop indiscret ?

— Si je te le dis, tu vas encore me gronder.

— Ah bon ! je comprends. C'est encore une exposition dans un des grands magasins...

— Parfaitement.

— J'aurais dû m'en douter.

— Cela t'aurait évité de te donner le mal de songer.

Verlet se croisa les bras et regardant sa femme, qui piquait des épingles dans son chapeau :

— Si ce n'est pas stupide, lui dit-il, de toujours courir à ces expositions où sous prétexte d'occasions exceptionnelles, on finit par acheter, presque au même prix que les jours ordinaires, un tas de choses, absolument inutiles ! Tu es vraiment ridicule, Pauline.

Et il lui énuméra les acquisitions, récemment faites par elle, dans des expositions analogues, ne manquant pas de lui en signaler l'inutilité notoire.

Mme Verlet ne voulut, naturellement pas, en convenir, avec cet esprit de contradiction, qui est le propre des femmes, et se trouvant prête, elle prit vite la porte, pour éviter une discussion qui eût pu se prolonger indéfiniment.

— Voyons, fit-elle, quand elle fut dans la rue, j'ai bien tout ce qu'il me faut, mes gants, mon réticule, mon catalogue d'exposition. Tout va bien.

Et elle se dirigea vers les grands magasins des Galeries de l'Opéra, où se tenait cette merveilleuse exposition de blanc.

La foule était nombreuse comme à l'habitude, mais Pauline parvint sans trop de difficulté à se frayer un chemin dans toute cette cohue. L'heure était matinale, du reste, et le grand public n'était pas encore arrivé.

Elle passa d'abord au rayon de blanc où elle fit emplette d'occasions magnifiques, à des prix qui défiaient toute concurrence, assurément les vendeuses.

De ce premier rayon, Mme Verlet en gagna un autre où elle fit d'autres acquisitions.

Bien des articles la tentaient encore, mais se souvenant soudain des reproches que M. Verlet lui avait fait le matin même, elle craignit d'encourir son juste courroux, et se dirigea vers la porte principale qui donne sur la place du Théâtre-Français.

Il lui fallut à ce moment passer auprès du rayon de ganterie, et elle ne sut résister à la tentation d'acheter une demi-douzaine de paires de gants, dont elle n'avait nullement besoin, du reste.

Les dentelles l'attirèrent bien un instant, et elle examina quelques coupons avec soin, mais, cette fois, ne voulut plus céder au démon de la tentation. L'heure, d'ailleurs, s'avancait, et d'un pas rapide, elle chercha à gagner la porte du magasin.

Une voix la rappela :

— C'est à vous ce réticule, Madame, lui disait l'une des vendeuses du rayon de dentelles.

Pauline se retourna :

— Oh oui ! merci, Mademoiselle. Je l'avais laissé par mégarde sur le comptoir.

— Et c'est votre parapluie, probablement aussi ?

— Mais oui ! Mon Dieu, où donc ai-je la tête aujourd'hui !

Si Mme Verlet n'avait point été aussi confuse de ces deux oublis bien involontaires de sa part, elle eût remarqué le sourire narquois qu'avait la vendeuse, en lui remettant son parapluie.

Comme Pauline arrivait à la porte du magasin, un des inspecteurs en redingote et cravaté de blanc s'approcha d'elle, et l'abordant d'un ton poli bien qu'un peu brusque, lui dit à mi-voix :

— Madame, veuillez passer par ici, je vous prie !

— Passer par où ? demanda-t-elle surprise. Je n'ai plus besoin de rien. Merci je m'en vais.

— N'importe, Madame, je vous assure que vous ferez mieux de passer de ce côté... et tranquillement, sans faire de scandale, aussi bien pour vous que pour la maison. L'inspecteur principal, désirerait vous parler. Passez, Madame, je vais vous accompagner dans son bureau.

— Du scandale ? Pour moi ? Pour la maison ? L'inspecteur principal ? Mais qu'y a-t-il ? Cette comédie est absolument ridicule et je n'y comprends rien !

Pauline avait élevé la voix, et quelques personnes, tout auprès d'elle, s'étaient déjà retournées, en prêtant l'oreille à cette conversation entre elle et l'inspecteur. Puis, changeant d'avis, devant cette curiosité de la part du public elle reprit :

— Très bien, Monsieur, je vais me rendre auprès de l'inspecteur principal. Mais vous m'avez parlé de si extraordinaire façon, que j'exigerai l'explication de votre conduite.

L'inspecteur ne répliqua rien, et Pauline se laissa conduire par lui au bureau du principal.

— Voici la personne en question, fit-il en l'introduisant.

Mme Verlet se trouva aussitôt en présence d'un homme âgé, dont la mise était impeccable, et qui se leva de suite de son siège et s'avança vers elle.

— Je désire savoir, Monsieur, fit-elle, de quel droit vous me faites amener ici. L'un de vos inspecteurs s'est permis de m'intimer l'ordre de me rendre dans votre bureau « tranquillement » et afin d'éviter tout « scandale, aussi bien pour moi que pour la maison ». Que signifie tout cela ? Est-ce que cet homme est fou ? On pourrait le croire, et j'attends vos explications.

L'inspecteur principal la regarda bien en face et lui dit :

— Je crois bien qu'il n'y a pas besoin de beaucoup d'explications de ma part. Mais puisque vous en désirez, elles seront brèves : vous êtes « pincée ».

— Pincée ? Que voulez-vous dire ? Est-ce que vous deviendriez fou, vous aussi ? Cela se gagne, paraît-il ! Quelle est cette nouvelle insolence, et que voulez-vous dire par là ?

— Je veux dire que lorsqu'une dame vient visiter nos magasins et qu'elle se permet de s'approprier des marchandises sans en acquitter le montant, elle ne peut guère s'attendre à être traitée avec des égards, de la part du personnel.

Pauline suffoquait :

— Vous osez, Monsieur, s'écria-t-elle vous permettre de m'accuser de vol ? Vous ne savez donc pas qui je suis ? Que mon mari est M. Verlet, député ?

— Ignore absolument qui est votre mari, Madame, et ce n'est pas la première fois que d'autres personnes, prises en flagrant délit de vol, le prennent de haut avec moi. Tout ce que je sais, c'est que ce matin vous avez voté, dans nos magasins, des coupons de

dentelles, dont quelques-uns se trouvent encore dans votre parapluie, en ce moment.

— Dans mon parapluie ?

— En voilà assez, Madame, reprit l'inspecteur principal avec impatience. Cette comédie a trop duré. Donnez-moi le parapluie que vous portez à la main.

Mme Verlet le lui tendit aussitôt, le principal l'ouvrit, et il en tomba sur le tapis quelques coupons de dentelles.

A cette vue, Mme Verlet qui, jusqu'alors, s'était tenue debout, sentit ses jambes fléchir sous elle ; s'appuyant sur le bras d'un fauteuil, elle s'écroula sur ce siège, absolument anéantie, et si la statuaire antique eût produit une statue de l'hébétément, Pauline en aurait été la réplique vivante.

— Maintenant, Madame, s'écria l'inspecteur principal triomphant, qu'avez-vous à dire ? Allez-vous me faire croire que vous avez acheté ces articles en les payant ?

— Mais comment se trouvent-ils dans mon parapluie ?

— Comment ? reprit l'autre en ricanant, vous devez bien le savoir ?

— Alors, vous vous figurez que ?

— Que vous vous les êtes appropriés ? Dame, écoutez, les preuves flagrantes en sont là, devant nous ! Je ne suppose pas que vous allez nous dire que ce parapluie n'est pas à vous ?

— Non, non ! c'est bien mon parapluie.

— Alors ?

— Mon Dieu ! mais que vais-je faire ?

Sans même écouter les derniers mots qu'elle venait de prononcer, le principal pressa du doigt le timbre d'une sonnette électrique, et un groom en livrée répondit aussitôt à son appel.

— Allez me chercher Mlle Eugénie, lui dit l'inspecteur.

Puis se tournant vers Mme Verlet :

— Ignorez, fit-il, tous les articles que vous nous avez dérobés et qui peuvent se trouver cachés dans vos vêtements, aussi vais-je vous faire fouiller par l'une de nos employées, et je vous conseille vivement de vous soumettre de bonne volonté à cette opération quelque peu vexante. Dans le cas contraire, je me verrais obligé de la faire faire de force.

— Moi ? fouillée ? Oh, c'en est trop, par exemple ! Mais je suis innocente, parfaitement innocente de ce dont on m'accuse !

Mlle Eugénie arrivait à ce moment.

— Vous voudrez bien, lui dit l'inspecteur, en désignant Pauline, fouiller cette dame. Je vais me tenir dans la pièce à côté, et vous m'appellerez aussitôt que vous aurez terminé.

Mme Verlet, rougissante de honte, dut se laisser faire, et, peu d'instant après, Mlle Eugénie déclarait à l'inspecteur principal, n'ayant rien trouvé sur la personne de la délinquante.

— C'est bien, retirez-vous, fit-il alors. Quant à vous, Madame, je m'en vais appeler des agents et vous faire arrêter. Voilà trop longtemps que des vols sont journellement commis dans nos magasins. Il faut un exemple, et j'ai le regret de vous dire que c'est vous qui allez payer pour tous les autres coupables.

Sous cette dernière injure, Mme Verlet sentit bondir son cœur. Les larmes qui avaient coulé de ses yeux se séchèrent, et elle se révolta.

— Vous m'écoutez, Monsieur, je l'exige. Je veux bien que toutes les apparences soient contre moi, mais je n'en maintiens pas moins que j'ignore le premier mot de toute cette affaire. Il y a certainement un malentendu dont je suis la victime. Tout d'abord, je ne

suis pas une malheureuse, et je n'ai aucune raison d'avoir commis l'action malhonnête dont vous m'accusez.

— Ceci ne veut rien dire, interrompit l'inspecteur principal. La semaine dernière nous avons « pincé » une dame qui nous avait soustrait des articles dont le montant s'élevait à deux cents francs ; or, son mari gagnait plus de vingt cinq mille francs par an. Il nous a suppliés de ne pas ébruiter l'affaire, et cette fois-là encore, nous avons bien voulu étouffer le scandale. Mais ces vols se renouvellent trop fréquemment. En voilà assez, et je vous jure que cette fois-ci, nous sommes décidés à faire un exemple.

L'inspecteur principal se montrait inexorable et le courage de Pauline semblait venir à lui manquer. Son arrestation — qui ne saurait durer longtemps, il est vrai — le dépôt ; qui sait ? Saint-Lazare, peut-être ! puis les interrogations chez le juge d'instruction, tout cela venait se présenter à la fois dans son cerveau affolé.

Il est évident qu'avec la position qu'elle occupait dans le monde, grâce à la situation politique de son mari, elle n'aurait guère de peine à se disculper, et bénéficierait bien vite d'une ordonnance de non-lieu, mais quel scandale ! et quelle arme terrible entre les mains des adversaires de son mari, qui ne manqueraient pas de la retourner contre lui ! C'était peut-être la ruine politique. Et tout cela à cause d'elle et de cette maudite exposition de blanc où elle n'aurait jamais dû se rendre !

Pauline voulut tenter un dernier effort :

— Faites bien attention à ce que vous allez faire, Monsieur, dit-elle à l'inspecteur. Si vous me faites arrêter, ce sera une grave faute de votre part, car je vous certifie que les choses n'en resteront pas là. Je me disculperai très aisément, soyez-en bien sûr, mais le scandale — puisque scandale vous voulez — ne s'arrêtera pas en si beau chemin, et le public apprendra, par la voie des journaux, ce que sont vos Galeries de l'Opéra, où il est possible à une honnête femme d'être prise pour une voleuse !

— Vous essayez du chantage, maintenant ! dit l'inspecteur principal, qui s'était fait soudain doucereux, éprouvant, peut-être une certaine appréhension, née d'un doute.

— C'est une insulte gratuite de plus, s'écria Pauline, en frappant du pied, car elle devenait de plus en plus furieuse. Tout ce que je vous demande, est de vouloir bien me laisser téléphoner à mon mari, M. Verlet, député, dont voici la carte, d'ailleurs, et de ne pas me faire subir l'ignominie d'une arrestation arbitraire, avant d'avoir vu mon mari. L'inspecteur principal devenait très perplexé. Madame Verlet — il l'avait appris par un coup de cornet acoustique — était une des clientes attitrées des « Galeries de l'Opéra ». Et cependant, il n'y avait aucun doute possible, elle s'était rendue coupable d'un vol de dentelles, et ce délit avait été constaté flagrant, dans son bureau même ; les pièces à conviction étaient encore là !

— Eh bien, soit ! lui dit-il, avec un mouvement de mauvaise humeur plus feinte que réelle. Voici mon téléphone, madame, communiquez avec votre mari, et je vous promets qu'aucune suite ne sera donnée à ce qui s'est passé, avant qu'il ne vienne vous retrouver ici. Mais comme mes occupations m'appellent dans les magasins, je vais prier Mlle Eugénie de vous tenir compagnie en mon absence.

Voir la suite de cette Nouvelle, page 11 du présent numéro.

LE TRUC DE LA NOURRICE



saire en bois, d'où sortirent des pincettes-monsieur, des fausses clefs et des scies très fines, lorsque la tête de l'enfant fut dévissée.

En vain, la dame voulut-elle protester : ces messieurs lui firent connaître leur qualité d'inspecteurs de la sûreté et lui prouvèrent qu'elle se nommait Hortense Zelder, âgée de 27 ans, sortie dernièrement de la prison de Rennes, où elle avait purgé une condamnation pour vol. Renonçant à jouer son rôle plus longtemps, la nourrice a dû avouer aux inspecteurs qu'elle appartenait en réalité au genre masculin : il s'agit effectivement d'un nommé Lucien Fénéreux, âgé de 29 ans, ouvrier plombier, domicilié rue des Panoyaux.

Il va sans dire que le sac dont ces gens



Une jeune dame se promenait dans le quartier des Champs-Élysées, en compagnie d'une nourrice qui portait dans ses bras un bébé couvert de riches dentelles.

Deux passants qui la croisaient en cet instant échangèrent quelques réflexions, puis firent volte-face pour suivre les deux femmes à courte distance.

Madame sa nourrice pénétra successivement dans un grand nombre de maisons et renouvelèrent ce manège dans un immeuble de la rue Cambon, où les 2 saiveurs qui étaient des inspecteurs de la Sûreté montèrent derrière elles. Sans autre préambule, l'un des 2 hommes arracha brutalement le bébé aux mains qui le tenaient. En un clin d'œil il le débarrassa de ses langes puis se mit en devoir de lui tordre le cou... sous les yeux des deux femmes épouvantées.

Il convient d'ajouter maintenant que ledit bébé n'avait rien d'humain : il constituait en réalité un élégant néces-

étaient porteurs provenait d'un cambriolage qu'ils venaient d'opérer. Ils ont donc été envoyés au dépôt.

**TOUS**  
les Evénements dramatiques,  
les Faits sensationnels  
**du Monde entier**  
les Drames de l'amour et de la haine,  
de la vie et de la mort,  
sont racontés et illustrés  
chaque Semaine  
dans

**L'ŒIL DE LA POLICE**

Splendide Publication Hebdomadaire  
Paraissant sur 12 grandes pages  
et PUBLIANT

de nombreux Romans et Nouvelles  
de détective et de police  
amusants et captivants.  
ILLUSTRATIONS EN NOIR ET EN COULEURS

En Vente Partout : 10<sup>c</sup> le NUMÉRO

CONDITIONS D'ABONNEMENT : FRANCE... 6 fr.  
ETRANGER : 8 fr.  
On s'abonne : 3, Rue Saint-Joseph, PARIS.  
Envoi franco d'un N<sup>o</sup> spécimen sur demande.





## DE LA POLICE DANS LE SUD-OUEST

LA HAINE AU VILLAGE. — A Solignac, dans le canton de Saint-André-Cubzac, un jeune homme, Gabriel Meynet, a été tué à coups de couteau à la sortie d'un bal de nuit organisé par la jeunesse du pays. On a arrêté un nommé



Louis Verdier, qui n'a fait que l'aveu partiel de sa culpabilité, prétendant que Meynet l'aurait attaqué en lui portant un coup de pied dans la poitrine et en le serrant fortement à la gorge. GIRONDE.



RIXE SANGLANTE. — Sur la route de Bordeaux, à la fermeture d'un débit de boissons, plusieurs jeunes gens rencontrant un autre groupe dans lequel se trouvait un soldat colonial, Peral Léon, le traitèrent de « sale marsonin ». Il n'en fallut pas davantage pour qu'une rixe éclatât, au cours de laquelle un nommé Maurice Rossi tira trois coups de revolver sur le soldat qui s'effaça blessé à la colonne vertébrale. Une enquête est ouverte. BRIVE.

A L'ASSAUT D'UN REPAIRE. — Depuis longtemps, les grandes foires d'avril et de septembre, attirant à Chalus, dans la Haute-Vienne, une véritable foule de nomades romanciers, gitans, saltimbanques qui mettaient à sac la contrée. A la suite des plaintes répétées de la municipalité,



on envoya de Paris plusieurs commissaires principaux de la sûreté générale, accompagnés du directeur du service anthropométrique et d'une quinzaine d'inspecteurs. Ces messieurs arrivèrent discrètement sans que nul ne soupçonnât leurs qualités et sans crier gare, prirent d'assaut le campement dans lequel se trouvait un cirque. Il se déroula une lutte épique entre les agents et les nomades pris à l'improviste. Mais grâce aux mesures prises, ces derniers ne firent pas longue résistance, toute la bande fut arrêtée, mesurée et photographiée. Un certain nombre de sujets ont pris le chemin de la prison, où ils auront à répondre de leur identité. LIMOGES.

# LES BRISEURS DE CHAINES

Grand roman dramatique (suite) \*

PAR JULES MARY

X

LA LUTTE POUR L'ENFANT (suite) \*

En un clin d'œil un ballot fut fait. Le couplet était à peine terminé que Sabine descendait l'escalier et se trouvait dans la cour. Mais les chanteurs ignoraient sans doute l'aubaine qui les attendait, car ils venaient de disparaître dans le petit bois. Et Sabine courait après eux !...

Céleste regardait cela, sans défiance, et s'était remise à tricoter. Blanche-et-Rose tournait ses pouces. Elle avait l'air d'être à cent lieues de là !...

Sans doute elle remuait les vieux souvenirs de sa jeunesse, car tous ses traits accusaient un bonheur étrange, une sorte de triomphe et peut-être, pour ne pas trahir son émotion intérieure, elle avait fermé les yeux... Elle murmurait : — Oui, je la connaissais tout entière, cette chanson...

In fra le tende  
Blandir la cena  
In una ser  
Così serena !...

Sabine avait disparu... Sabine ne revenait pas... Céleste se pencha, regarda vers le parc...

Tout était désert, ni trace des Italiens, ni trace de l'enfant...

La mégère, brusquement, jeta son ouvrage et se précipita dans l'escalier. Blanche-et-Rose rouvrit les yeux. Un bon sourire illumina sa figure ridée. Ses pouces tournèrent, vertigineux.

— Cours, cours, ma bonne, dit-elle, les oiseaux sont envolés !

Tout à coup elle devina, plutôt même qu'elle n'entendit, le grincement d'une voiture sur la route et le galop des chevaux, bride abattue.

— Tout va bien, pour Henriette !... Céleste cria : — Sabine ! Sabine ! où êtes-vous ? Elle entra dans le bois. Elle le fouilla, affolée, dans tous les coins...

On entendait ses hurlements de colère et d'épouvante :

— Sabine ! Sabine ! — Crie, ma belle, crie, murmurait la vieille... De longtemps tu ne la reverras !

Céleste arrivait à la route. Là, paisiblement assis sur le rebord du fossé, les trois musiciens avaient déposé leurs instruments dans l'herbe. Ils avaient tiré quelques provisions d'une

\* Voir l'Œil de Police n° 18.

besace et mangeaient, tranquilles comme des gens qui n'avaient rien à se reprocher.

Céleste leur cria d'une voix rauque : — L'enfant ? Où est l'enfant ?

Le plus âgé des musiciens et qui semblait le chef coula en dessous un regard sur la longée de la route, avant de répondre.

La voiture qui stationnait là tout à l'heure était partie.

On n'en voyait plus trace, même au plus lointain de l'horizon.

L'homme réprima un sourire et parlant la bouche pleine : — Quel enfant, signora excellentissima ?

— Une petite fille, celle qui vient de de vous remettre ces vêtements...

Et la mégère, blême, les yeux pleins d'éclairs, se doutant qu'on venait de se jouer d'elle, désignait le costume que Sabine avait emporté pour la petite chanteuse.

— La signorita, si gentille et si généreuse !... Que la madona la protège !...

— Où est-elle ?... Qu'en avez-vous fait ? Qu'est-elle devenue ?

Le chef simula une surprise profonde. Un morceau de saucisson qu'il portait à sa bouche resta suspendu à la pointe de son couteau.

— Partie, dit-il enfin, partie dans la voiture...

— Dans la voiture ! hurla-t-elle... Il y avait une voiture !...

— Oui, à deux chevaux...

— Dans quelle direction ?

— Celle-là...

Le chef étendait la main vers Etampes.

— Mais la petite fille n'était pas seule ?

— Non.

— Avez-vous vu la personne qui était dans la voiture ?

— Nous l'avons vue.

— Une femme, n'est-ce pas ?

— C'est bien cela... vieille... les cheveux blancs... Une paysanne...

Céleste ne s'arrêta pas à ces détails. Henriette avait pu se déguiser ; mais sans aucun doute, cette femme, c'était Henriette...

La mégère serra les poings... Ses yeux s'injectèrent de sang...

Ces trois Italiens étaient-ils complices ? Non, car ils eussent disparu... Du reste, plus tard, on verrait...

Elle se mit à courir comme une folle dans la direction de la ville.

Elle se faisait cette réflexion : — La mère prendra le premier train venu... surtout vers Paris... Si j'arrive à temps, je les empêcherai de partir... Si j'arrive trop tard, je signalerai par télégraphe leur passage à toutes les sta-

tions, et on les arrêtera... sans peine...

Elle courait, haletante, hors d'haleine... répétant, parfois, en un cri de rage :

— Enlevée ! Enlevée !...

Mais ce qui augmentait sa fureur, c'est que l'enlèvement avait été si bien combiné, si adroitement exécuté, qu'elle ne pouvait accuser personne. Les Italiens ? Ils étaient venus chanter... C'était leur métier. Que leur dire ? Blanche-et-Rose ?

Elle n'avait pas dit un mot, pas fait un geste, pas eu un regard même, qui pût faire soupçonner qu'elle était de connivence avec Henriette... La présence de la voiture, le choix de ce jour, qui était celui du mariage, la rapidité avec laquelle tout s'était passé, n'était-ce pas la preuve certaine que ce plan avait été mûrement réfléchi... que la mère et la fille s'étaient concertées, correspon-

daient ensemble depuis longtemps peut-être... et elle, Céleste, n'avait rien deviné, navait rien vu !

— Enlevée ! on me l'a entevée !

Et elle courait, le souffle rauque, en nage, ivre de fureur...

Enfin, voici les premières maisons d'Etampes...

Elle s'arrête un instant pour reprendre haleine et repart... Elle entend, au loin, le grondement d'un train qui arrive... d'un train qui siffle... d'un train qui s'arrête... d'un train qui s'en va...

— Est-ce celui qui emporte Henriette et Sabine ?

Quelle heure est-il ?

Elle ne se rend pas compte.

Elle sait que vers onze heures un train venant de Tours passe en gare d'Etampes ; trois minutes d'arrêt et il repart pour Paris où il doit arriver à midi juste... Mais Henriette va-t-elle à Paris ? s'en éloigne-t-elle ?

— La voici à la gare...

Elle se précipite sur le quai... presque mourante... les poumons traversés par des douleurs aiguës, la gorge desséchée et sifflante.

— Le train... le train pour Paris ?

— Parti il y a une minute, ma bonne femme...

Elle roule sur le quai avec un râle de fureur et à bout de forces s'évanouit. On la soigne. On la fait revenir à la vie. Elle se redresse, et sa première parole, quand elle a compris qu'elle vient d'avoir une faiblesse :

— Est-ce que j'ai été longtemps évanouie ?

— Vingt minutes, au moins...

— Vingt minutes ! !

Ses doigts osseux, crispés dans ses cheveux, les arrachaient. Enfin elle reprit du calme.

FEUILLETON DE L'ŒIL DE LA POLICE (19).

## LEQUEL DES TROIS ?

Grand Roman policier inédit

par A.-K. GREEN

CHAPITRE XXII (suite) \*

Je ne entrevue peu agréable

— C'est ça qui ne serait pas drôle ! Vous avez, ma foi, raison. Je vais plutôt rentrer me coucher, fil-il en prenant son pardessus, son chapeau. Ce Lionel Hardy ! Son affaire est claire. Vidons un verre à sa santé... et à la nôtre, hein ?

Il sortit sans même penser à nous dire bonsoir. Jean et moi nous nous préparions à l'accompagner, car il n'était guère en état de rentrer seul. Mais comme il réussit à descendre l'escalier sans encombre nous nous ravisâmes.

— Que le diable emporte cet imbécile ! fit Dorlaix. J'ai bien peur que Lionel Hardy ne couche demain sous les verrous.

— Tu penses donc qu'il y a lieu d'attacher

\* Voir l'Œil de Police n° 18.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

quelque importance aux sornettes qu'il nous a débitées ?

— Assurément, quand on les rapproche de ce que nous a raconté Lataupe.

Je ne pus réprimer un soupir. Du moment que c'était là l'opinion réfléchie de Jean, il ne me restait qu'à me préparer à mon entrevue avec Geneviève, et je craignais fort qu'il n'en résultât pour moi autant de chagrin que de joie pour la jeune fille.

CHAPITRE XXIII

Une visite inattendue.

Ce ne fut pas sans une certaine hésitation que je déplaçai les journaux, le lendemain matin. Je n'avais certes pas à redouter que mon expédition de la veille au cabaret de la mère Lepic eût mis la police en éveil. Mais le seul fait de sentir que je détenais un secret aussi important, me faisait redouter qu'un autre n'eût été amené par le hasard sur la même piste.

Or, je voulais être le premier à annoncer à Geneviève que selon toute apparence il convenait de donner à ses soupçons une direction nouvelle. J'éprouvai donc un certain soulagement à voir, en parcourant les colonnes consacrées par les journaux à cette cause célèbre, que tous s'accordaient à relever surtout les circonstances susceptibles de faire croire à la culpabilité d'Alfred, le seul des

trois frères à ne pouvoir répondre d'une façon satisfaisante aux charges qui pesaient contre lui.

Mais Geneviève savait depuis quelque temps déjà qu'il y avait lieu de s'attendre, de la part de la presse, à cette attitude hostile. Elle ne risquait pas d'en être trop péniblement affectée. Rien ne me pressait donc d'aller la voir le matin même et je me rendis à mon bureau où je savais que des documents importants attendaient ma signature.

J'étais plongé dans la lecture d'un contrat, lorsqu'on vint m'avertir qu'une dame demandait à me parler. J'eus le pressentiment que c'était elle et je donnai l'ordre de faire entrer.

Je ne me trompais pas ; c'était bien Mlle Saugéy. Elle releva son voile en entrant dans mon bureau et je vis tout de suite qu'elle était très agitée. Dans sa main gauche elle tenait un journal du matin tout froissé. Nul doute ne m'était plus permis au sujet du but de sa visite. Elle avait évidemment lu un des articles dont j'ai parlé plus haut et venait me demander conseil.

— Je ne sais vraiment pas ce que vous allez penser de ma démarche, fit-elle sans prendre le fauteuil que je lui offrais. Si je viens vous déranger ainsi, c'est que j'ai vu... que j'ai appris quelque chose qui me fait de la peine... qui me fait peur.

— Ce qui vous fait peur, mademoiselle, répondis-je, c'est l'impudence du public, im-

patience à laquelle ces messieurs de la presse cherchent prématurément à donner satisfaction. Ne vous en inquiétez pas outre mesure. Il y aura toujours de ces cerveaux brûlés qui réclament à grands cris des mesures énergiques et auxquels il faut à tout prix un accusé. Aujourd'hui c'est Alfred, demain ce sera sans doute...

— Qui donc ? s'écria Geneviève avec une telle angoisse dans la voix que j'en demeurai stupéfait.

Ce n'était donc pas Alfred qu'elle aimait !... Était-ce le beau George ? Impossible... Mais alors ?... Ironie de la destinée ! Se pouvait-il que toute cette jeunesse, toute cette beauté, cette créature adorable en qui semblait s'incarner toutes les vertus, cet être capable de l'amour le plus tendre, du dévouement le plus absolu...

Je me lançai à corps perdu dans mon sujet : — George aussi paraît être innocent. Il n'y a que Lionel...

Oui, c'était bien lui. Je le compris au moment où mes lèvres prononcèrent son nom, avant même qu'elle fût tombée à mes pieds en poussant un cri de détresse :

— Non, non, s'écria-t-elle d'un ton suppliant, ne dites pas cela ! Je ne puis pas encore le supporter ! Si vraiment Lionel est le monstre, le misérable lâche que vous prétendez, où chercher alors la bonté, la loyauté, la franchise ?





## DE LA POLICE DANS LE MIDI

**TENTATIVE DE MEURTRE SUR UN SOLDAT.** — Au cours d'une discussion au café de Venise, dans la rue Mosaique, à Narbonne, une fille soumise Gabrielle Bertrand, a frappé d'un coup de couteau au flanc, le soldat Loubier du 81<sup>e</sup> de ligne. Le coup porté a intéressé les fausses côtes gauches, mais n'est pas mortel. La fille, arrêtée, a prétendu pour sa défense, que le soldat l'avait menacée de sa baïonnette. **NARBONNE.**



**TENTATIVE DE SUICIDE D'UN SOLDAT.** — A Mende, un soldat du 147<sup>e</sup> d'infanterie, commandé par le caporal de service, ayant refusé d'obéir est entré dans une violente colère et s'est précipité par la fenêtre de la chambre située au deuxième étage.

On le croyait mort lorsqu'à la grande surprise des témoins, on le vit se relever et remonter précipitamment au troisième étage, cette fois pour recommencer sa tentative de suicide. Mais arrêté à temps, on le dirigea sur l'hospice où le médecin constata une fracture des côtes. **MENDE.**



**ATTENTAT CONTRE LA FEMME D'UN ADJOINT.** — A la suite de dissensions politiques, un nommé André Baudrières, âgé de 55 ans, a tiré à bout portant un coup de fusil sur Mme Mirapeix, femme de l'adjoint au maire de Taillat, près de Céret, sous le prétexte fallacieux que cette dame administrait la commune à la place de son mari. Le parquet de Céret s'est rendu sur les lieux. Baudrières a été arrêté et a fait des aveux complets. **PYRÉNÉES-ORIENTALES.**



**DES DÉTENUÉS EN VIENNENT AUX MAINS.** — La maison centrale de Nîmes a été mise en émoi par une querelle sanglante survenue entre plusieurs détenus. S'étant pris de querelle pour un motif futile, des détenus en sont venus aux mains et au cours de la rixe deux d'entre eux ont été grièvement blessés. L'un a le ventre ouvert et l'autre porte de graves contusions à la tête. **NÎMES.**

Je n'eus pas le cœur de répondre. La relevant le plus doucement que je pus, je murmurai de ces vagues paroles de consolation, de sympathie, qui viennent instinctivement aux lèvres en présence des affligés.

Elle reprit bientôt, saisie d'un désir fiévreux de se convaincre, elle-même, bien plus que moi, de l'innocence de celui qu'elle aimait :

— Je sais bien que ce n'est pas de sa faute... Il ne m'a jamais donné d'encouragement — pas le moindre — mais ses excentricités, l'impatience de mon oncle à son égard, la difficulté que j'éprouvais moi-même à le comprendre, de petites choses, monsieur Maujean, rien de précis, rien de sérieux. Des nuances, voilà tout... je m'explique bien mal, hélas...

La jeune fille se tut un instant pour demander tout à coup :

— Mais dites-moi ce qui a amené ce changement de l'opinion publique? Qu'est-ce que la police a découvert? Qu'avez-vous découvert vous-même, pour venir maintenant l'accuser lui, contre lequel l'enquête n'a rien révélé, lui qui a une fille...

— Qui néanmoins mène une vie double... Je lançai cette phrase à dessein. Je savais quel effet je ne pouvais manquer de produire sur une âme aussi pure que celle de Geneviève. Je ne m'étonnai point de l'émotion que témoigna la jeune fille. Mais cette émotion

Le chef de gare était auprès d'elle.

— Monsieur, y avait-il beaucoup de voyageurs au train de onze heures pour Paris?...

— Il y en avait quatre, pas un de plus...

— Quels étaient ces voyageurs? Vous souvenez-vous? Pouvez-vous me le dire?...

— Oui... j'ai causé avec d'eux d'entre eux... deux habitants d'Etampes que je connais.

— Des hommes?

— Des hommes.

— Et les deux autres?... Il y avait une femme n'est-ce pas, et une enfant!...

— Juste... une femme et un enfant...

Céleste eut un cri de joie sauvage...

Et se rappelant le signalement donné par le musicien ambulant :

— La femme avait l'air d'une paysanne... avec des cheveux blancs... et l'enfant était une jolie fille de treize à quatorze ans, blonde, avec des yeux bleus, vêtue de blanc et de rose... et elles sont arrivées en voiture...

Le chef de gare se mit à rire :

— Ce n'est pas ça du tout, ma bonne femme... vous n'y êtes pas... la femme pouvait avoir une trentaine d'années... j'ai remarqué qu'elle était vêtue très simplement, ce qui ne l'empêchait pas d'être élégante... un type de jolie Parisienne à la taille fine, vous voyez ça d'ici...

Le chef cligna de l'œil et releva sa moustache grisonnante.

— Quant à l'enfant, c'était un garçonnet d'une dizaine d'années... et voilà...

Comme Céleste n'avait plus besoin de soins on la laissa.

Ainsi, du premier coup, la mégère perdait la piste...

Alors, elle reprit lentement, la tête basse, le chemin de Chamarande... A cette heure-là le mariage était terminé et le cortège, sortant de la mairie, devait être en route pour revenir à la villa.

A la villa où Claude Morland allait pour enfin se livrer à toute la folie de sa passion pour Diane...

A la villa où tout était prêt pour cette fête mystérieuse de l'amour...

A la villa où la fille aux cheveux d'or allait entrer en maîtresse, triomphante de toute la force redoutable de sa beauté...

A la villa où Claude ne retrouverait plus sa fille...

Seules dans un compartiment de première classe, blotties l'une contre l'autre, s'étreignant et se regardant, sans prononcer une parole, la mère et la fille.

En voiture, sur la route d'Etampes, Henriette, fiévreuse, a changé de costume, rejeté le bandeau de ses cheveux blancs, est redevenue la fine Parisienne aux yeux noirs, qui a été aperçue à la station d'Etampes. Et la même métamorphose s'était opérée pour Sabine. Elle a tout préparé. C'est une fillette qu'elle a enlevée tout à l'heure le long du bois qui borde la villa. Et lorsque la voiture s'arrête, selon les instructions que le cocher a reçues, à trois cents mètres avant d'arriver à la gare, c'est un jeune garçon qui en descend. Les blonds cheveux ont été massés, enroulés sous un bérêt. Un veston cache la cambrure déjà dessinée d'une jolie taille. Le pantalon tombe jus-

qu'aux pieds. Seuls les pieds, fins et menus, auraient pu trahir la fillette, mais qui songerait à y faire attention?...

Elles montent dans le train qui passe.

Elles ont pris à tout hasard des billets pour Paris.

Mais Henriette n'ignore pas qu'elle va être suivie, qu'elle sera l'objet de recherches ardentes. La lutte pour l'enfant n'est pas finie, elle va continuer, plus furieuse.

Ce n'est pas à Paris qu'elle s'arrêtera, mais à Juvisy.

A Juvisy, passe la ligne de Lyon.

Elle reprendra cette ligne, abordera Paris par la gare de Lyon au lieu de descendre à la gare d'Orléans où peut-être déjà l'attendraient des agents chargés de l'arrêter...

Et ainsi, du moins, pour quelques heures, elle les dépisterait.

Cela se passe comme elle l'a rêvé...

A une heure, elle est à Paris, sans encombre...

Elle se fait conduire aussitôt jusqu'aux magasins du Printemps, entre par une porte du boulevard Haussmann, ressort aussitôt par une autre porte sur la rue Caumartin, suit cette rue, tourne à gauche et va se perdre au milieu de la foule qui encombre l'immense salle des Passagers de la gare Saint-Lazare.

Le soir, à dix heures, elle était au Havre.

Et dans un hôtel du boulevard Maritime, délirante, folle de joie, elle couvrait sa fille de baisers passionnés, répétant :

— C'est fini... nous ne nous quitterons plus...

### XI

#### LES NOCES DE LA FILLE AUX CHEVEUX D'OR.

Sous le soleil d'été, au milieu de la jolie campagne pleine de verdure et de fleurs, Claude Morland et Diane, maintenant sa femme, venaient de rentrer à la villa. Seuls dans leur voiture, pendant le trajet depuis la mairie, ils n'avaient prononcé que de rares paroles. La fille aux cheveux d'or était toute à l'ivresse orgueilleuse de son triomphe, Claude tout à sa passion. Il contemplait, les yeux troubles et chargés de desirs, la superbe créature tant convoitée. Il lui avait pris les mains qu'il pétrissait dans ses doigts et il ne faisait que murmurer :

— Je t'aime... Enfin tu es à moi ! oh ! que je t'aime ! !

Il leur restait une heure avant le déjeuner, auquel devaient assister quelques amis de Paris conviés à la fête. Ils montèrent dans leur appartement. Tout était parfumé. Tout était encombré de fleurs.

Il la conduisit à un fauteuil, où elle s'assit, enveloppée des larges plis soyeux de sa robe blanche comme d'un manteau royal.

Et pendant un moment, sans voix, sans forces, le cœur trop plein de cette passion qu'elle lui avait inspirée, il se contenta d'appuyer la tête sur les genoux de la jeune femme.

Et il pleura des larmes de joie, des larmes silencieuses.

Enfin, il releva les yeux.

— Je n'ai jamais été si heureux, mur-

mura-t-il... car, vois-tu, il faut que je te dise tout. Il y a longtemps que je t'aime... bien longtemps... Depuis que tout à coup, et comme si cela s'était fait brusquement, j'ai découvert que tu étais devenue jeune fille... Enfant, je ne prétais pas d'attention à ta gentillesse, à ta beauté... Et soudain, un jour, je fus frappé au cœur... Ah ! je me défendis... parce que je ne voulais pas t'aimer, parce que c'était mal... parce que mon amour eût été coupable si tu y avais répondu, nous eût rendus malheureux tous les deux, — et aussi parce que j'aimais, oui, j'aimais toujours Henriette... Comment cela se faisait-il que je pouvais vous aimer toutes les deux... Toi, tu m'affolais... Bien des fois je me suis enfui de chez moi pour ne pas te voir... Je luttais de mon mieux alors que depuis longtemps j'étais vaincu... Cependant, si Henriette avait continué d'être digne de ma tendresse, j'aurais souffert de t'aimer et tu n'aurais rien su... Mais le jour où l'infidélité d'Henriette me fut prouvée, il y eut en moi tout à la fois de la douleur qui venait sans doute de mon orgueil blessé, et de la joie, une joie mauvaise, une joie criminelle... celle de ma liberté que j'allais reconquérir, celle de ta possession qui devenait possible... rêve que je repoussais, que je n'osais faire et qui allait se réaliser... Car je t'aime, Diane, je t'aime comme un enfant, je t'aime comme si je n'avais que vingt ans, comme si tu étais mon premier amour, je t'aime comme je n'ai jamais aimé, je t'aime à la folie...

Elle fermais à demi les yeux pour l'écouter.

Oui, cet homme était bien à elle... plus enchaîné qu'un esclave... Elle ferait de ce pauvre cœur ce qu'elle voudrait.

— Et toi, m'aimes-tu ? dit-il en tremblant.

Elle pencha vers lui sa belle tête aux cheveux d'or, vers lui ses lèvres fleuries et provocantes, vers lui tout son corps souple aux promesses affolantes, vers lui son souffle frais, pur, parfumé, dans lequel il entendit :

— Je t'aime !

Alors, il la prit à pleins bras, ployée contre lui comme un roseau qui se brise. Leurs lèvres se rencontrèrent, leurs dents se heurtèrent, et longtemps ils restèrent ainsi...

Ce fut elle qui le repoussa doucement.

Lui, murmurait encore :

— Jamais je n'ai été aussi heureux !

On frappa.

Claude alla ouvrir. Céleste Cassoulet entra. La pâleur répandue sur son visage jaune le rendait couleur de terre. Mais ses yeux continuaient de briller de toute la flamme de sa rage contenue, de sa haine, de son impuissance.

Devant Claude et Diane, elle resta un moment interdite.

Au père, qu'elle surprenait dans la joie de son amour, elle n'osait apprendre le malheur terrible.

Elle gardait le silence.

Et soudain, instinctivement, Claude, revenant à lui, oubliant Diane pour se souvenir de Sabine, Claude devina une catastrophe.

— Parlez ! parlez ! qu'avez-vous à me dire?...

— Hélas ! fut ma réponse brève et significative.

A l'instant Geneviève cessa de lutter, se rendant à l'évidence. Avec un calme auquel on ne pouvait guère s'attendre de sa part après les violentes émotions par lesquelles elle venait de passer, elle me dévisagea un instant comme si elle eût voulu lire jusqu'au fond de mon âme. Puis elle dit :

— Dites-moi tout ce que vous savez. J'ai mes raisons pour vous le demander, des raisons auxquelles vous vous rendriez, j'en suis certaine. Racontez-moi ce que vous avez appris, ce que vous avez vu.

Je fis ce qu'elle demandait. Aussi brièvement que possible, je lui dis comment j'avais été amené à me rendre chez la mère Lepic et ce que j'y avais découvert.

— Voilà, mademoiselle, tout ce que je sais. Je suis aussi persuadé que Lionel Hardy a acheté le flacon de poison à cette femme qu'il appelle Anita que si je l'avais vu lui remettre l'argent. Pour ce qui est du récit fait par le jeune Rosenthal, il faut en tirer vous-même des conclusions. Il aurait vu votre oncle, avec toutes les précautions d'un homme qui veut s'assurer qu'il n'est pas observé, verser par la fenêtre le contenu d'un verre. Était-ce le vin que lui avait apporté Lionel et l'a-t-il jeté parce qu'il avait remarqué le goût du poison qu'il contenait — poison si violent, hélas, qu'il y succomba quoiqu'il n'en eût absorbé



Lentement, à voix basse, Céleste répond :

— J'ai à vous dire que l'enfant n'est plus à la maison...

— L'enfant ? L'enfant ? bégaye-t-il.

— Oui, Sabine a disparu !

Il se précipite vers la mégère, la saisit au cou, la secoue misérablement et la jette à ses pieds.

— Tu mens ! Tu mens ! où est Sabine ?

— Partie...

— Enlevée ?

— Oui !... j'ai couru jusqu'à Etampes...

jusqu'à la gare... J'ai cherché... j'ai interrogé... De traces, nulle part... Je ne sais rien, rien de plus...

Le malheureux porte les deux mains à son front.

Ses yeux dilatés, expriment un désespoir effrayant...

— Enlevée !... Ma petite Sabine chérie !... Enlevée, mon Dieu, enlevée !...

Et sans un mot de plus, il roule aux pieds de Diane, foudroyé... comme mort...

On le transporte dans son lit. Et tout autour du lit s'agit, en détresse, le fantôme de la fille aux cheveux d'or, dans ses blancs vêtements d'épousée.

Le médecin, appelé d'Etampes en toute hâte, constate une congestion cérébrale très grave. Non seulement les jours de Claude sont en danger, mais s'il revient à la vie le médecin ne répond pas qu'il conservera la vivacité de ses facultés. Son intelligence pourra en être obscurcie.

C'est à Blanche-et-Rose qu'il fait cette confidence.

Une pareille nouvelle, la crainte d'un pareil avenir, à Diane, en ce jour de son mariage, le médecin ne peut se résoudre à l'avouer.

Mieux vaut attendre, s'en remettre à l'avenir.

Et les journées suivantes s'écoulèrent auprès de ce moribond, en silence, dans les alarmes, dans l'angoisse de le voir s'éteindre à toutes les minutes.

Les agents de Cassoulet ne perdent pas leur temps.

Au milieu de cette détresse éclatant dans son bonheur et son triomphe comme un coup de foudre, Diane, d'abord, n'a donné aucun ordre.

Mais ils ont prévu ces ordres et agissent quand même, dévoués jusqu'au crime à la fille de Robert Cœurderoy.

Toute l'agence de la rue Sainte-Anne est en mouvement ; toute la France est parcourue par des complices astucieux et perfides.

Un immense filet est tendu partout.

Seule avec sa fille, la pauvre Henriette échappera-t-elle à tant d'efforts ?

Dans tous les journaux de France et des pays voisins, en Angleterre, même en Russie, étaient publiés les signalements de la mère et de sa fille.

Sabine Morland, âgée de quatorze ans et demi, grande, très bien faite, démarche ferme, cheveux et sourcils naturellement blonds, mais qui pourraient être teints. Les yeux très grands, très bleus. Le nez fin, aux narines mobiles et transparentes. Le visage long. La physionomie est douce, attire la sympathie. Elle était vêtue de rose et blanc, lorsqu'elle fut enlevée, mais tout donne lieu

de croire qu'elle a été déguisée en garçon vêtu de velours noir, avec un béret sous lequel sont ramassés ses cheveux. On lui coupera peut-être les cheveux...

Egalement le signalement d'Henriette fut publié.

En outre, Cassoulet se procura des photographies et les fit reproduire dans un grand nombre de journaux. La presse s'occupait de cet enlèvement qui devenait une cause sensationnelle. Beaucoup prenaient parti pour la mère. La reproduction des photographies où toutes deux apparaissent si jolies, avec un visage si tendre et si loyal, ne fit qu'augmenter l'intérêt qu'elles inspiraient. Toutefois, un peu de cet intérêt retournait vers le père lorsqu'on apprit que le rapt de sa fille l'avait foudroyé et qu'il agonisait auprès de sa jeune femme, épouse et vierge. Et l'on attendit de jour en jour avec anxiété les péripéties de ce roman de passion.

Une prime fut promise à qui renseignerait sur la retraite des fugitives.

Diane agissait au nom de son mari — réduit à l'impuissance.

C'était elle qui, sûre des hommes de l'agence, dirigeait maintenant les recherches. On eût dit, — si l'on voulait juger seulement par les apparences, — que Diane était conduite en tout cela par la tendresse qu'elle éprouvait elle-même pour Sabine.

Mais elle avait eu avec Cassoulet un entretien qui éclairera la situation.

Quelques jours après l'enlèvement, un soir, elle lui avait dit secrètement :

— Tu vas te mettre en campagne.

— C'est fait.

— Tu ne négligeras rien pour retrouver Henriette et sa fille.

— Je les retrouverai.

— J'en suis certaine. Seulement, écoute-moi bien.

— Je vous écoute.

Elle baissa la voix et il se rapprocha :

— Lorsque toi ou tes hommes vous aurez découvert leur gîte, que comptez-vous faire ?

— Prévenir la justice, avertir Claude Morland s'il peut nous entendre.

— Tu ne feras rien de tout cela.

— Ah ! Et alors ?... Dites-vous-mêmes... Je vous suis dévoué comme un chien...

— Tu feras en sorte que tes hommes se taisent.

— Ils se tairont, s'ils touchent la prime.

— Ils la toucheront. Ensuite, tu accourras ici et tu me diras, à moi, à moi seule, tu comprends bien, quelle est la retraite de Sabine et d'Henriette...

— Je vous obéirai.

— A nulle autre qu'à moi tu ne révéleras cette retraite...

— A nulle autre, je vous le jure... Mais si vous désirez savoir où elles se cachent, je suppose que ce n'est pas pour leur faire passer des subsides ?...

— Non...

— En ce cas, que faudra-t-il faire ?

— Trouvez-les d'abord... Ensuite, tu sauras ce que je veux...

Au bout d'une quinzaine de jours, Claude se leva.

Diane avait craint pour la vie du pauvre homme.

Mais la vérité complète, elle ne la connaissait pas.

La vie restait. La vigueur avait repris le dessus. Mais l'intelligence était atteinte. Non pas en apparence. Celui qui, ayant fréquenté Claude avant sa maladie, et qui l'eût retrouvé après, n'eût constaté peut-être qu'un peu de fatigue bien naturelle après une si rude attaque. Cependant l'esprit était atteint profondément, ébranlé par la rude secousse.

Lui-même ne s'en rendit pas compte tout de suite.

Lorsqu'il se sentit assez fort pour reprendre le courant des affaires de sa banque, il éprouva une lassitude étrange devant tous ces chiffres et devant toutes ces combinaisons subtiles qui étaient le fond même de sa fortune. Il restait là, devant ces choses, comme devant une langue qu'il ne comprenait plus. Il faisait des efforts inouïs pour saisir et relier les fils délicats, qui avaient été son œuvre, avant sa chute, mais qui, maintenant, cassaient dans sa main tremblante.

Il ne crut pas à la catastrophe, tout d'abord.

— Cela n'aura qu'un temps... pensait-il... Je m'y remettrai plus tard.

Et le médecin, attentif, lui disait :

— Ne vous fatiguez pas... Tâchez même de ne penser à rien.

Ne penser à rien ! Il avait eu beaucoup de peine, tout d'abord, à remonter dans son passé et à se rappeler les derniers faits qui avaient amené sa maladie...

Puis, quand enfin tous les souvenirs avaient été évoqués, il avait pleuré longtemps... pleuré comme un enfant... Car il y avait de l'enfant en lui, à présent... Il avait des peurs étranges, n'osait pas rester seul... Il s'était repris d'affection pour Blanche-et-Rose qui l'avait soigné avec le dévouement le plus tendre...

Sa passion pour Diane renaissait avec ses forces, grandissait encore, comme exaspérée. Il la voulait tout le temps auprès de lui. Et encore languissant sous la brutale étreinte de la maladie qui avait failli l'emporter, il lui redisait, d'une voix basse et tremblante :

— Je t'aime et je t'aimerai jusqu'à en mourir...

Jamais, à la belle aux cheveux d'or, il ne parla de Sabine et d'Henriette. Devant Diane, une instinctive terreur lui tenait les lèvres closes. Il attendait d'être seul avec Blanche-et-Rose.

— A-t-on des nouvelles, grand-mère ?

— Non.

(Lire la suite au prochain numéro.)

**LA RANCUNE D'UN ALCOOLIQUE.** — Un débardeur Louis Lami, furieux d'avoir été abandonné par sa maîtresse une concubine, Marie Lachand, 34 ans, avec laquelle il avait vécu 8 ans, se rendit chez un fumiste de la rue Ordener où elle faisait le ménage, et lui déchargea à bout portant 2 coups de revolver dans la tête. Mais attiré par le bruit, le frère de la victime, un grand garçon de 20 ans, Léonard, soldat permissionnaire entra dans la boutique et se précipita au secours de sa sœur. Lami l'accueillit à son tour de 2 coups de revolver. Sérieusement blessé, le jeune homme s'élança sur l'assassin, lui enleva son arme et lui en déchargea coup sur coup 4 balles qui l'étendirent à ses pieds en même temps qu'ils l'assaisinaient mortellement atteint. PARIS.

**UN OFFICIER ÉTRANGER FAUX-MONNAYEUR.** — La police de sûreté vient d'arrêter à Enghien-les-Bains, un nommé Marchetti ancien officier italien accusé de complicité avec les époux Marchetti dans l'émission de fausse monnaie. ENGHEN.

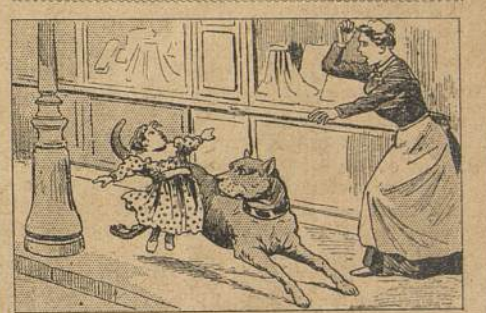


DE LA POLICE  
DANS PARIS

**UN CONCIERGE A TRAVERS UN PLAFOND.** — Rue Saint-Germain, n° 34, dans une maison qui date d'au moins 2 siècles, la loge du concierge située au premier étage au-dessus du magasin d'un marchand de graines s'est



effondrée entraînant les malheureux concierges dans sa chute avec tout le mobilier parmi les sacs de graines. Ils ont été blessés très gravement, surtout la femme qui s'est trouvée écrasée sous les débris de son armoire à glace. PARIS.



**TUÉ PAR UN CHIEN.** — Un petit garçon de 3 ans, Arthur Brilliez, courait sur le trottoir surveillé par une domestique, lorsque tout à coup un énorme danois passa qui renversa l'enfant. Le pauvre petit tomba si malheureusement que dans sa chute il se fractura le crâne et ne tarda pas à expirer dans une pharmacie proche. PARIS.



**ENNEMI DU BATON BLANC.** — Un charretier, Jean Perrin, de Pantin, entre en fureur chaque fois qu'il aperçoit devant lui le bâton blanc des agents de la brigade des voitures. A la rotonde de la Villette, comme un gardien lui faisait signe de s'arrêter, il lui répondit hargneusement : — Je ne veux pas être mené au bâton, mon vieux ! Il voulut passer, mais l'agent s'y opposa. Sautant alors à bas de son siège, le charretier tomba à bras raccourcis sur le porteur de bâton blanc. Un collègue de ce dernier accourut, mais le charretier doué d'une force herculéenne l'enleva à son tour rouler sur la chaussée. Il ne fallut pas moins de 6 agents pour maîtriser l'irascible charretier qui a été emmené au poste de la rue de Tanger et de là au dépôt.

qu'une partie ? Voilà la question qui se pose. Il vous faudra y répondre selon ce que vous savez de votre oncle et de ses fils.

Je m'attendais à voir Geneviève se raccrocher désespérément au doute que semblait laisser subsister cette dernière phrase. Elle n'en fit rien, cependant. Son abattement n'en fut pas modifié. Elle se contenta de répondre :

— Je connaissais bien mon oncle. C'était un homme juste, un homme qui conservait un admirable sang-froid à l'heure du danger. Jamais il n'aurait écrit à mon adresse les mots « un de mes fils » si quelque fait nouveau ne fût venu confirmer sa conviction première. Il est certain que le poison se trouvait dans le vin que lui apporta Lionel. C'est là un fait qu'il nous faut tenir pour prouvé, quoi qu'il puisse nous en coûter.

J'étais stupéfait du calme de la jeune fille. Elle semblait soutenue, depuis quelques minutes, par une pensée secrète que je ne pouvais deviner, bien moins comprendre.

Tout à coup ses yeux se remplirent de nouveau de crainte et d'horreur.

— Mais alors, s'écria-t-elle en frissonnant, c'était Lionel dont la main s'est approchée dans l'obscurité du verre de mon oncle ! C'était donc la sienne, cette main furtive et meurtrière dont la vision me hante jour et nuit depuis que j'ai entendu mon oncle en parler. Horrible ! Horrible ! Ce pauvre Lionel !

Se cachant le visage dans les mains, elle se mit à sangloter amèrement, pendant que

moi je la regardai avec stupeur. Je ne la comprenais vraiment pas. On eût dit qu'elle pleurerait bien plus sur Lionel que sur elle-même. Toujours est-il qu'elle ne manifestait aucune dépravation qui eût été faite pour inspirer.

— Je crois comprendre, à présent, finit-elle par murmurer, se parlant à elle-même autant qu'à moi. La pensée m'en était déjà venue par moments. Par exemple lorsque j'ai lu dans son visage les signes d'une dévorante inquiétude, presque de folie, qui allaient toujours croissant, jusqu'au jour où il nous quitta sans un mot d'avertissement ni d'explication, pour ne revenir que plusieurs jours, quelquefois plusieurs semaines après. C'est une idée bizarre, presque surnaturelle. Mais c'est la seule qui puisse expliquer un crime que la nature même de mes cousins rend inadmissible de leur part. Oserai-je vous en parler, à vous ? Ce serait peut-être le salut de Lionel. En tout cas c'est la seule excuse que j'aie de tenir encore à lui.

— Et vous y tenez toujours ? demandai-je, sachant bien quelle serait sa réponse.

Toute la noblesse de son caractère se révéla dans sa réponse.

— Je ne puis pas faire autrement, murmura-t-elle. Il aura bientôt besoin de mon appui, sinon de mon affection, car je sais ce que signifient ces horribles contradictions. Je les comprends, je comprends même le crime odieux dont il s'est peut-être rendu coupable.

La vérité, c'est qu'il est malade. Il souffre d'un doublement de la personnalité. Il mène — c'est votre propre expression — une vie double. Le vice n'est pas son état normal. Sa véritable nature est bonne, généreuse, charitable. Quand il fait le mal, c'est que l'équilibre de ses facultés mentales est rompu. Ce n'est pas une idée nouvelle ; les savants la connaissent tous. Vous-même vous avez dû entendre parler d'hommes affligés de la sorte ?

— J'ai bien peur que la justice ne se contente pas d'une explication aussi romanesque, ne pus-je m'empêcher de répondre.

Mais sans paraître avoir entendu ma réflexion, elle reprit avec une confiance touchante :

— Parlez-en avec le docteur Bressant. Il connaît mon cousin pour ainsi dire depuis sa naissance. Demandez-lui ce que peuvent signifier ces changements à vue chez un homme dont les instincts naturels ont toujours été bons. Demandez-lui pourquoi ce père dévoué, ce fils respectueux, est pris de ces accès subits, tantôt au milieu du repas, tantôt assis au coin du feu avec sa fillette sur ses genoux. Pourquoi, sourd aux remontrances, aux prières de son entourage on le voit se lever tout à coup et sortir de la maison pour n'y rentrer que lorsqu'il se sent en état d'affronter les regards des siens. Je m'étais figurée, par moments, — tant une femme qui aime peut se faire d'illusions — qu'il était poussé par un autre sentiment.

Qu'irrité des avances de George, ou des attentions d'Alfred à mon égard, il craignait de ne pouvoir se contenir, qu'il se retirait par crainte de laisser éclater sa jalousie aux yeux de tous. Je croyais cela, mais je vois maintenant que ce qui le faisait agir d'une façon si bizarre, si incompréhensible c'est qu'il sentait approcher une de ces crises pendant lesquelles il n'était sans doute pas plus responsable de ses actions, que nous ne le sommes des inconsciences que nous commettons en rêve.

— J'ai bien peur que vous ne soyez pas au courant des plus récents travaux sur l'hypnotisme, mademoiselle. Il est à peu près reconnu aujourd'hui qu'il est impossible de faire commettre à qui que ce soit un acte à l'accomplissement duquel il n'est pas naturellement prédisposé. Mais je n'insiste pas. Je ne désire qu'une chose, c'est de vous épargner autant que possible toute souffrance, tout chagrin. Puisque tel est votre désir, je verrai le docteur Bressant...

— Mais vous ne pensez pas qu'il partage mon opinion sur le degré de culpabilité de Lionel ?

(Lire la suite au prochain numéro.)

(Traduit par J. HEYWOOD.)



# MARTIN-NUMA

LE PLUS GRAND DÉTECTIVE DU MONDE

SUITE

ROMAN INÉDIT par LÉON SAZIE (Auteur du "Pouce")

XXVIII

LES ANGLAIS EN FORÊT (suite).

Et, comme il disait cela, je vis dans ses yeux passer un éclair que, bien souvent, j'avais vu briller, et qui, malgré lui, trahissait l'intensité de sa pensée !...

Martin-Numa ajouta :

— Et malgré cette admiration que mon talent inspire, dans la forêt, je n'ai pas encore vu acquéreur pour un de mes tableaux !...

« On ferait mieux de moins me féliciter de ma peinture et d'un peu plus l'acheter !

« On pourrait même, on devrait, faudrait-il dire, en acheter à mon pauvre Philippe, qui lui réellement a beaucoup de talent et qui, comme moi, n'a pas acquéreur !...

Puis Martin-Numa roula une cigarette, et il nous dit :

— Chose extraordinaire, et qui nous dépasse, que nous ne pourrions comprendre, en vérité... Ecoutez bien ceci, mon ami Courville :

« Nous sommes deux peintres... Philippe et moi qui ne portons pas notre nom sur notre chapeau, qui ne nous distinguons en somme par rien du tout pouvant attirer l'attention spécialement sur l'un de nous...

« Nous peignons à peu près le même point de vue... et je dois dire que Philippe l'interprète infiniment mieux que moi... sans vouloir lui faire de compliments !...

Martin-Numa arrêta d'un geste son lieutenant qui voulait protester et il reprit :

— Du tout... du tout... mon ami... Je fais une constatation... et je dis la chose exacte... Je suis votre chef, mais vous êtes mon maître !...

« Ceci établi, je continue :

« Donc Philippe, qui est beaucoup plus fort que moi... qui rend mieux le sujet, a moins de chance que moi auprès des amateurs de peinture en plein air !... C'est ainsi que d'abord ce fameux commandant Remondin, puis le garde forestier, voire aussi le charbonnier, et enfin cet Anglais et sa femme, jetèrent sur le tableau de Philippe, de mêmes dimensions que le mien et autrement bien traité, un coup d'œil rapide et s'arrêtèrent longuement sur mon chef-d'œuvre !...

— C'est que, chef, — dit Philippe, — votre peinture leur plaît mieux que la mienne !...

Martin-Numa secoua la tête :

— Non, mon ami !... C'est que, malgré eux, ces gens-là ne s'intéressent nullement à la peinture faite par moi, mais à moi qui fais cette peinture !...

Je ne pus m'empêcher d'avoir un mouvement d'étonnement. Il n'échappa point à Martin-Numa.

Il me regarda du coin de l'œil et me dit en souriant :

— Voyons, mon cher Courville, quand vous habituerez-vous à ne pas sursauter comme ça !... Nous ne sommes plus ici à la Morgue, mais en pleine forêt !... Il ne s'agit pas de macchabées mystérieux, aux ongles noirs, mais de pochades, d'études en plein air !...

Et il reprit avec bonne humeur :

— Donc, ces admirateurs de peinture s'intéressent beaucoup moins à l'œuvre qu'au peintre, et je crois que c'est encore bien moins le peintre qui les préoccupe que Martin-Numa qui est lui-même ce peintre !... Il se fit un silence...

Martin-Numa, comme cela arrivait toujours dans les cas pareils, tira sa blague et roula une cigarette.

Puis l'ayant allumée, il reprit :

— Enfin, nous verrons ce que nous verrons, comme on dit à la foire... et ce que nous verrons, je l'espère, sera digne de notre attention !...

« Pour le moment, la forêt est trop belle pour la quitter, le temps est trop

\* Voir l'Œil de Police n° 18.

Tous droits de reproduction, traduction et mise à la scène réservés.

doux pour ne pas en profiter, et puisque notre réputation commence à s'établir dans la contrée, restons-y... Peut-être trouverons-nous à placer, Philippe ou moi, un de nos chef-d'œuvre...

Puis, on changea de conversation, on parla de tout autre chose que de pein-

il eut l'air de ne pas voir notre mouvement, car il se remit à peindre sans prendre une des boîtes que nous lui tendions.

Cependant le cri de Martin-Numa était arrivé jusqu'aux oreilles du touriste qui passait non loin de nous, se retourna aussitôt, jeta les yeux de notre côté, nous

Je me contentai de remarquer, d'observer, et je restai là, sans bouger...

Cela ne passa pas encore inaperçu, car Martin-Numa qui cependant n'avait pas une seule fois tourné la tête de mon côté, qui n'avait pas cessé de peindre, de se tenir devant sa toile, me dit doucement :

— Mon cher Courville, c'est très bien !... Vous n'avez pas eu d'émotion... Vous commencez à vous former... je vous félicite !...

Vraiment cet homme était infernal, et, en riant, je lui dis :

— Ah ça ! mon cher !... Vous avez donc des yeux dans le dos que vous puissiez voir ce qui se passe derrière vous sans tourner la tête ?...

Martin-Numa me répondit :

— En tant que peintre, mon cher, il faut ouvrir des yeux qui voient clair... qui y voient très bien et qui savent discerner ce qu'il est nécessaire de ne pas laisser échapper... Et en tant que ce que je suis, je dois avoir en outre des oreilles pour entendre le moindre bruit... Il faut que je puisse me rendre compte avec mes yeux de peindre et mes oreilles de policier de tout ce qui se passe autour de moi et dont je dois tirer mon profit !...

Il ajouta presque aussitôt :

— Ainsi, je vous annonce la venue de deux nouveaux touristes...

En effet, peut-être cinq minutes après, venant cette fois en sens inverse du premier promeneur, nous vîmes paraître, de l'autre côté du rocher, deux touristes qui marchaient d'un pas tranquille en admirant la beauté de la nature.

Ils jetèrent de notre côté, du côté plutôt du rocher sur lequel nous nous trouvions, leurs regards et se mirent à le contempler...

Martin-Numa nous dit :

— Inutile de vous demander du feu... On nous a vus !...

Et il se remit à peindre.

... Une demi-heure après, nous entendîmes de nouveau les branches sèches craquer sous les pas des deux promeneurs.

— Voilà l'Anglais et la miss !...

Martin-Numa se retourna vivement et regarda les nouveaux arrivants.

Il se contenta de leur jeter un coup d'œil et il se remit aussitôt à son travail.

Les Anglais eurent l'air de découvrir tout à coup les peintres...

Ils firent un crochet, quittèrent la route sur laquelle ils s'avançaient et montèrent jusqu'au rocher, sur le plateau duquel nous nous tenions, Martin-Numa, Philippe et moi.

Dans un anglais parfaitement pur, l'homme parlait à la femme.

Celle-ci se contentait pour le moment d'écouter et, à grands pas, posait ses énormes pieds de bloc en bloc, d'aspérité en aspérité, pour arriver jusqu'à nous...

L'Anglais, sa pipe aux dents, s'arrêta derrière Martin-Numa.

La femme s'arrêta sur la même ligne à côté de lui.

Raides, immobiles, ils regardaient le tableau de Philippe et de Martin-Numa.

L'homme pouvait bien avoir dans les cinquante ans ; il était grand, osseux, rudement charpenté...

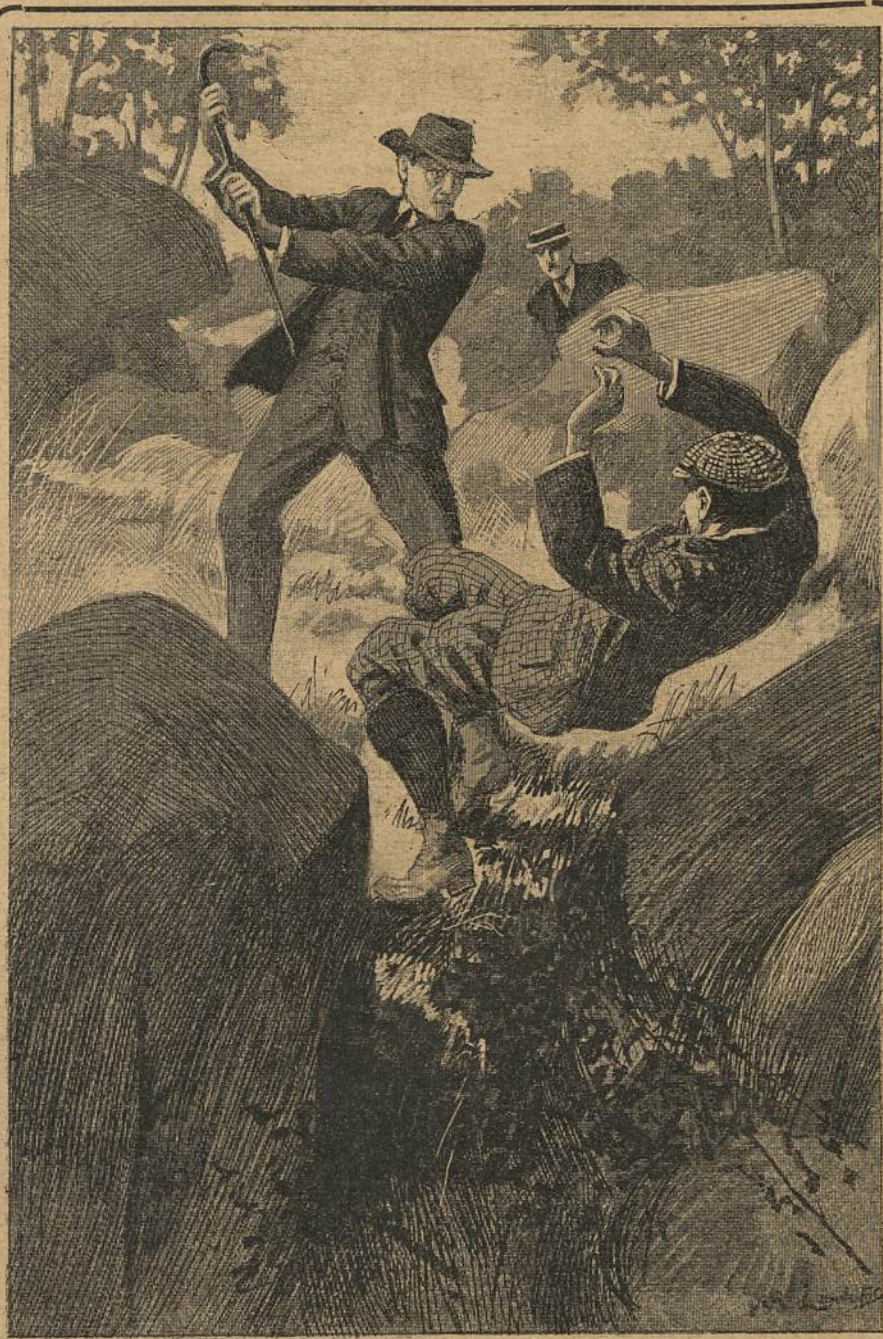
La femme était à peu près aussi grande que lui et taillée de la même façon.

Elle portait, sous un chapeau de feutre, les cheveux roux, tirés bas sur le front et noués en rond sur la nuque ; elle était rouge de teint, les sourcils rouges, broussailleux, avait le nez assez gros et relevé à la pointe... La bouche presque sans lèvres retombait de ses narines par deux lignes de rides formant fer à cheval... la peau était rude, tachetée, les yeux bridés et fatigués... On ne savait quel âge lui donner...

Vraiment, elle était très laide...

Était-ce la fille ou la femme de cet Anglais ? On ne savait le dire...

Elle regardait, avançant la tête, cliquant les yeux, un peu myope...



○ D'un bond, Martin Numa s'était retourné et après avoir arraché la canne ○  
○ des mains de son agresseur, lui en plongeait la pointe dans la poitrine ○

ture, de forêt de Fontainebleau et de visiteurs singuliers et de clients bizarres, d'Anglais, de charbonnier et de garde-forestier...

... Je me trouvais, à quelques jours de là, encore étendu sur un rocher, entre Martin-Numa et Philippe, quand un touriste, jeune encore, bien taillé, solide, avec une forte moustache brune, une grosse casquette en drap passa à quelque distance de nous...

Ce touriste ne nous aperçut pas ; il contournait le rocher sur lequel nous nous trouvions et ne pouvait nous voir.

Quand il fut à quelques pas plus loin, Martin-Numa, tout d'un coup, se mit à crier :

— Qui me donne une allumette !...

Philippe et moi nous nous levâmes pour lui offrir une boîte de tisons, mais

regarda, puis reprit sa promenade et s'éloigna sous bois...

Dans toute cette scène, rapide d'ailleurs et qui paraissait sans aucune importance, quelque chose m'avait frappé.

D'abord le cri soudain de Martin-Numa pour demander une allumette, lui qui parlait à voix plutôt basse... puis je remarquai aussi que Martin-Numa qui nous demanda du feu n'avait pas la cigarette éteinte, ensuite qu'il n'enflamma pas d'allumette et enfin qu'il ne prit même pas l'une des boîtes que nous lui tendions !...

Je remarquai aussi le coup d'œil singulier que ce promeneur lança vers nous en entendant le cri du peintre-fumeur...

Cette fois, je ne fis pas de mouvement brusque, je n'eus aucun soubresaut et je fus maître de mes nerfs...

CONCOURS MARTIN-NUMA

2<sup>e</sup> Concours trimestriel (Voir page 11 du présent n° le bulletin spécial)

Dans ce feuillet, il faut rétablir le mot supprimé page 7, colonne 1, ligne 7.



L'homme, entre deux bouffées de pipe, baragouinait quelques mots... rapidement.

L'Anglaise se contentait d'incliner la tête pour toute réponse et de dire :

— Yes... yes!!!...  
Sa voix était d'une ..... plutôt grave, un peu sourde; elle n'avait rien qui rappelât la douceur d'une voix de femme... C'était l'organe d'une matrone!

Un timbre de rogomme qu'il était permis de croire dénaturé par de fréquentes libations de cocktail, de gin ou de whisky...

De même qu'on pouvait attribuer ce teint de briques mal cuites à l'acné ou à la couperose dont malheureusement sont souvent atteintes celles qui furent autrefois de jolies et fraîches misses anglaises!...

Après un moment de contemplation, l'homme cessant de parler anglais à sa compagne, s'avisait de parler en français avec cet accent particulier et dans ce sabir qui nous vient d'outre-Manche...

S'adressant à Martin-Numa, il dit :  
— Voulez-vous vendre à moi ce tableau ?

Martin-Numa se retourna et dit :

— Il n'est pas fini!...  
Imperturbable, l'Anglais répondit :

— C'est bon... je attendais que le tableau il est fini!

Il retomba dans son immobilité, se mit à regarder Martin-Numa tout en continuant de fumer sa pipe.

L'Anglaise aux cheveux cramoisis, au teint fleuri, campée sur ses gros pieds, appuyée à un bâton recourbé d'excursionniste, immobile, elle aussi, regardait avec la même placidité...

Martin-Numa s'était remis à son travail.

Puis, au bout d'un moment, faisant semblant de se rappeler que les Anglais le regardaient, se tourna vers eux :

— Vous attendez le tableau? — demanda-t-il.

— Yes... je attends le tableau!...

— Vous y tenez beaucoup?

— J'y tenais beaucoup... extrêmement beaucoup?

— Pourquoi ça?

— Parce que je admire le talent de vous dernièrement, et que mon femme et moi nous aimons beaucoup la peinture française... Nous aimons aussi la forêt de Fontainebleau!... Et nous voulons remporter chez nous, cette souvenir agréable!

— Mais — insista Martin-Numa — ce n'est qu'une étude, une pochade, et vraiment ça ne vaut pas la peine d'être gardé comme souvenir...

— Oui! Oui!... Cette souvenir il nous plaît beaucoup... à mon femme et à moi, et je paie ce que vous demandez!...

— Dans ce cas, — répondit Martin-Numa, — je ne demandé pas mieux de vous être agréable... Mais je ne puis, en conscience, vous donner ce tableau, pour deux raisons... que vous allez comprendre :

« D'abord, j'ai besoin de cette étude pour un grand tableau qui doit paraître au Salon... C'est un document qui m'est très précieux et je ne puis m'en séparer quel que soit le prix que vous devriez m'offrir!

— Je paierai très bien!...

— Secondement, — insista Martin-Numa, — je ne puis pour ma conscience d'artiste vous donner un tableau que je considère comme indigne de ma signature!...

— Nous sommes désolés, mon femme et moi, cependant si vous voulez, je commande à vous, un nouveau tableau de ce point-ci... de cette panorama... que vous allez faire exprès pour nous!...

Martin-Numa répondit :

— Cependant, monsieur, vous ne me connaissez pas... Vous ne savez pas qui je suis!... Vous n'avez nulle conscience de ma valeur artistique, par conséquent, un tableau de moi n'a rien qui vous intéresse en lui-même puisque vous voulez simplement un souvenir de la forêt... Voici mon ami qui a été mentionné au Salon... qui aura prochainement sa médaille... dont le tableau est exactement le même que le mien...

« Vous y trouverez les mêmes souvenirs de la forêt de Fontainebleau... Pourquoi ne lui achetez-vous pas son œuvre ?

L'Anglais tressaillit et répondit :

— J'achetai aussi le tableau de votre ami!...

Puis, il reprit :

— Mais je tenais beaucoup à avoir un tableau de vous!

Martin-Numa répliqua :

— Dans ce cas, c'est me faire un grand compliment... et je ne puis que vous remercier...

« Mais je dois vous dire et vous répéter, il m'est impossible de vous donner le tableau que je suis en train de faire...

— C'était vraiment dommage.

— Je puis cependant m'engager à vous en faire un exprès, pour vous, du même point de vue... mais cela me demandera plusieurs jours et cela vous coûtera assez cher... car je n'aime pas faire deux fois le même sujet!...

Imperturbable, l'Anglais dit alors :

— Je vous ai dit que je payais bien, le prix que vous demandez...

— Eh bien, nous nous entendrons...

Ainsi donc cette étude, je vais la finir

qui dit : « Les bons comptes font les bons amis... Vous allez d'abord payer l'étude de mon camarade... Elle vaut deux mille francs... Puis, vous me donnerez mille francs d'acompte pour l'étude que je vais faire pour vous et qui vous coûtera cinq mille francs!...

Je regardais l'Anglais pendant que Martin-Numa disait cela, tout en continuant à peindre...

Et je vis que la figure impassible jusque-là du sujet britannique eut une légère grimace...

En ce moment, je pensais :

— Il trouve que le souvenir lui coûte cher!... Que la peinture française qu'il aime tant se paie très bien!...

Mais il dit à Martin-Numa qui continuait à ne pas regarder :

— C'est entendu... je vais vous payer les deux mille francs de l'étude de votre

exemple, nous serons ici, mon ami et moi, avec nos mêmes études...

« Apportez trois billets de mille francs, vous en donnerez deux à mon ami, vous en réserverez un pour moi et vous emporterez la toile de mon camarade... avec la promesse que j'en ferai une pour vous!...

L'Anglais dit :

— C'est bon... demain je reviens avec mon femme, ici, je vous apporte l'argent, et ça ira comme ça... très bien!...

— Entendu! — fit Martin-Numa. — A demain!...

Les Anglais se retirèrent, l'homme marchant devant, la femme lui emboitant le pas...

Quelques instants après, ils reprenaient la route qu'ils avaient quittée pour venir jusqu'à nous et ils s'éloignaient assez rapidement...

Mais je vis passer, derrière eux, sur cette même route, ce promeneur qui marchait à quelques pas de distance de notre rocher, au moment où Martin-Numa éprouva le besoin de réclamer à haute voix une allumette, bien que sa cigarette ne fût pas éteinte!...

## CHAPITRE XXIX

## SUR LE ROCHER.

Martin-Numa m'avait dit :  
— Venez donc, mon cher Courville, ce sera probablement intéressant, ne manquez pas le spectacle que ces anglais vont nous offrir...

On sait que je me garde de décliner une invitation de mon ami.

Comme il ne m'invite qu'à coup sûr, quand quelque chose d'intéressant est en perspective, je me rends toujours avec joie à sa convocation.

Et le résultat du rendez-vous dépasse le plus souvent mes espérances.

J'étais donc venu, comme il m'y engageait le retrouver aux environs de Fontainebleau chez notre ami commun.

Martin-Numa m'emmena en forêt à l'endroit par lui choisi, où les anglais devaient le rencontrer...

Nous étions donc installés à l'ombre des grands arbres.

Martin-Numa et Philippe se tenaient devant leur tableau, et peignaient : moi, j'étais assis à même le rocher, mon appareil de photographie à côté de moi, et le pied en cuivre, à tubes rentrant, encore étendu et posé tout près.

L'heure fixée pour le rendez-vous des anglais ne tarda pas à arriver.

Les touristes se présentèrent avec à peine quelques minutes de retard.

Le grand anglais était, comme toujours, accompagné de l'anglaise rousse aux yeux clignotants.

Il avait ainsi qu'il convient sa pipe au bec, et il nous envoya dès qu'il fut près de nous, un guffural et bref bonjour, auquel nous répondimes simplement.

L'anglais se planta, comme d'habitude, derrière Martin-Numa, le regarda faire sans rien dire.

Sans doute il attendait que le peintre lui parlât, ou s'arrêtât de travailler.

Martin-Numa de son côté semblait au contraire attendre les paroles de son acheteur.

Il peignait posément sans paraître se douter que quelqu'un le regardait faire, que ces deux individus se tenaient pour ainsi dire sur son dos.

Enfin l'anglais, n'y tenant plus, au bout d'un moment, demanda :

— C'était fini cet tableau?...

Martin-Numa répondit avec le plus grand calme, sans se déranger :

— Voilà... C'est fini!...

— Je pouvais donc emporter ?

— Si vous voulez...

Martin-Numa donna encore deux ou trois coups de pinceau puis s'arrêta.

Alors l'anglais tira de la poche de son veston un assez gros portefeuille et il compta six billets de cinq cents francs.

Martin-Numa s'était levé.

Sans hâte, il essuya ses pinceaux, et pendant que l'anglais comptait ses billets il gratta sa palette; la remit dans sa boîte...

Puis il se frotta les mains.

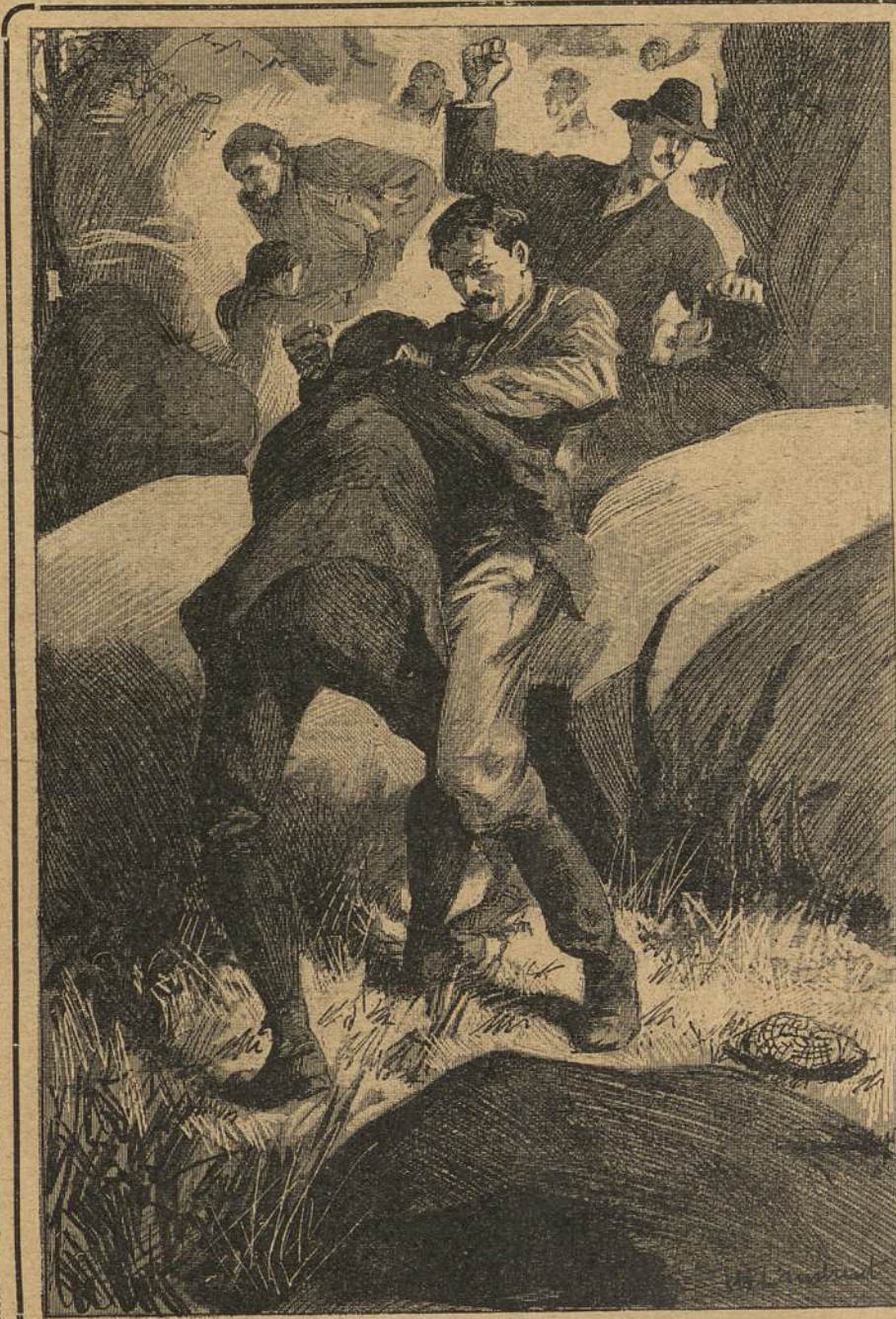
Enfin il prit les billets que lui tendait l'anglais.

Il les vérifia, puis les mit négligemment dans la poche de côté de son veston de velours, comme un simple mouchoir de fantaisie.

Alors désignant le tableau :

— Il est à vous — dit-il.

L'anglais, appuyé sur son gros bâton recourbé s'était mis à examiner plus attentivement le tableau.



De tous côtés autour de nous surgirent des individus habillés en ouvriers qui donnèrent l'assaut du rocher.

aujourd'hui et d'ici quelques jours, je me remettrai à faire une étude pour vous, prise de ce rocher...

— Quel jour? — demanda l'Anglais avec insistance.

— Mon Dieu!... Dans deux, trois jours!...

— Combien de temps vous faut-il pour le faire?

— Deux, trois séances environ...

— C'est très bien... C'est entendu!...

Voulez-vous un engagement avec moi?...

Voulez-vous une avance... un acompte sur le prix du tableau?...

L'œil de Martin-Numa à cette proposition se brida quelque peu...

Je pouvais le voir, moi qui maintenant me trouvais à côté de lui...

Et je crus lire dans ce froncement des sourcils et des paupières une ironie intense...

Martin-Numa, très simplement, répondit à l'Anglais :

— En France, nous avons un proverbe

ami... et les mille francs pour mon étude que vous allez commencer ces jours-ci...

Il tira de sa poche un carnet et ajouta :

— Je vais vous faire une chèque sur une banque où j'ai des fonds, parce que généralement, on ne se promène pas dans la forêt avec des bank-notes plein les poches!...

Martin-Numa, tout en continuant de peindre, comme s'il n'avait pas de temps à perdre, l'interrompit :

— Ne vous donnez pas cette peine d'écrire un chèque... Nous n'avons pas l'habitude, dans les arts, de nous servir de ces papiers...

« Les tableaux se paient aux artistes en argent, en billets de banque... Ils n'entendent rien au trafic des chèques... Et sans vouloir vous faire offense, puisque je ne vous connais pas, veuillez ne pas prendre pour désobligeante cette insistance que je mets à exiger le paiement en billets de banque... Demain, par





## DE LA POLICE DANS LE NORD

**OUVRIER PEIGNEUR MORTELLEMENT BLESSE PAR SON FRÈRE.** — Au cours d'une promenade qu'il faisait en compagnie de sa maîtresse, un jeune peigneur de Roubaix, Jules Hennebelle, a été assailli par son frère, Georges, dangereux repris de justice, qui était accompagné de trois apaches.

Roué de coups par son frère, Jules Hennebelle, recut ensuite cinq coups de couteau et allait avoir la tête écrasée sur le pavé lorsqu'il fut sauvé par sa maîtresse qui énergiquement écarta les bandits.

La sœur du meurtrier étant accourue et lui ayant reproché sa conduite fut à son tour rouée de coups et n'échappa aux mains de son frère que grâce à l'intervention des agents qui l'arrêtèrent.

ROUBAIX.



**L'ÉCHELLE D'UN PUIT DE MINE SE DÉTACHE SOUS LE POIDS DE DEUX HOMMES.** — Au moment où le chef porion Davaine et l'ingénieur Lesurques descendaient dans la fosse n° 7 des mines de Dourges, l'échelle sur laquelle ils se trouvaient, se détacha des sommiers, les deux hommes furent précipités dans le vide. M. Lesurques a été grièvement blessé et le porion tué net.

NORD.



**UNE FEMME VERSE DE LA GRAISSE BOUILLANTE SUR LES YEUX DE SON MARI ENDORMI.** — Rue des Passerelles, à Dunkerque, la femme Ouliers qui ne vivait pas en bonne intelligence avec son mari, lequel rentrait tous les jours ivre et la maltraitait en présence de ses enfants, fit chauffer un pot de graisse et quand il fut en ébullition, elle le vida sur les yeux de l'époux qui s'était endormi. Celui-ci réveillé par la douleur essaya de se lever mais devenu complètement aveugle, il ne put qu'appeler au secours et faire arrêter la mégère.

DUNKERQUE.



**DRAME CONJUGAL.** — Un tenancier d'estaminet de Lens, Butez-Gruchery, ayant appris que sa femme qui venait de quitter le domicile conjugal s'était réfugiée chez son amant, un sieur T.-B. De Gref à Henin-Lietard, acheta un revolver et alla le retrouver. A peine fut-il entré qu'il aperçut sa femme et son amant occupés à prendre du café. Furieux, il tira d'abord sur l'infidèle, lui fracassant la mâchoire et blessa ensuite son rival à l'épaule, avec lequel il dut enterrer un corps à corps. Après quoi, le meurtrier s'est enfui en proférant des menaces.

LENS.



**ÉTRANGLE EN TRAVAILLANT.** — Dans une filature du boulevard Faidherbe, à Armentières, une jeune étaleuse, Angèle Damelincourt, 14 ans, s'étant trop approchée d'un arbre de transmission, a eu le cou enroulé par une cravate de lin. A ses cris, ses compagnes effrayées, au lieu d'arrêter le métier prirent la fuite et quand elles eurent repris leur sang-froid et revinrent pour la délivrer, il était trop tard. La malheureuse était étranglée contre l'arbre de transmission.

ARMENTIÈRES.

**ENTRE MINEUR ET CABARETIER.** — Au cours d'une discussion François Matel, âgé de 47 ans, cabaretier au village de Méricourt, a déchargé son fusil sur un mineur Léonce Deballe. Celui-ci atteint en pleine poitrine est mort sur le coup. Le meurtrier a été arrêté.

ARRAS.

Il regardait aussi le paysage qu'il représentait, faisait des comparaisons, silencieusement, cherchant évidemment à voir des différences, à établir des points de repère, à vérifier l'exactitude du rendu.

De son côté l'anglaise à la tignasse rousse faisait de même pour le tableau de Philippe.

Comme son mari, elle s'appuyait aussi à son bâton de montagne, et se livrait au même examen, aux mêmes comparaisons...

On eut dit qu'ils tenaient un rôle dans une pantomime.

Nous les regardions tranquillement indifférents.

Ce jeu silencieux durait déjà depuis un certain temps.

Philippe, impassible suivait des yeux l'anglaise qui étudiait son tableau, en détail.

Martin-Numa, pendant que l'anglais examinait le sien, tranquillement, roulait une cigarette, et se préparait à l'allumer, laissant son acquéreur examiner tout à son aise l'œuvre qu'il venait d'acheter.

Les anglais continuaient à étudier leur acquisition.

Mais tout en regardant les toiles, ils cherchaient évidemment du regard, au loin dans la forêt, fouillaient les sentiers qui contournaient le rocher, comme s'ils s'attendaient à y voir apparaître quelque chose.

Martin-Numa, lui, comme détaché des affaires de ce monde, et sûr que la critique exercée par ses acquéreurs insulaires ne pouvait trouver trop à redire à son œuvre, leur donnait tout le loisir d'étudier sa peinture.

Cependant il suivait, lui aussi le regard des anglais et avec eux, il cherchait sous les arbres, et pour ainsi dire, dans les recoins à l'abri derrière les rochers voisins.

Il vit alors passer un ou deux touristes, non loin de l'endroit où nous étions placés ; il vit passer aussi à peu de distances un ou deux gardes forestiers... quelques bicyclistes filaient sur la route, et des bûcherons se rendaient à leur coupe...

Les anglais aperçurent également ces promeneurs.

Mais on ne pouvait dans ces apparitions rien voir que de très naturel.

Il n'y avait nullement lieu de s'en étonner.

C'était, en somme, la vie habituelle de la forêt, et nul ne pouvait y voir quoi que ce soit d'inaccoutumé, d'insolite, pouvant amener la moindre surprise, même faire naître le plus petit soupçon.

Mais voici que dans le lointain, à un tournant que l'on apercevait par la clairière, Martin-Numa vit tout à coup, au trop d'un bon cheval, s'avancer sur la route menant au pied du rocher une voiture dans laquelle se trouvait le brave commandant Remondin, qui n'aimait pas la peinture...

Depuis quelques jours, il n'avait pas aperçu le commandant.

Mais ici encore, rien ne pouvait rendre suspecte la présence aujourd'hui, à cette heure, de l'ennemi des peintres.

Certainement, cet excellent homme ne viendrait pas sur le rocher protester contre l'achat que venaient de faire les anglais...

D'ailleurs cela ne le regardait pas, chacun étant libre de dépenser son argent comme il l'entendait.

L'anglais ayant sans doute à ce moment suffisamment examiné le paysage et le tableau, suffisamment établi les comparaisons se montra décidément satisfait de son interprétation, enchanté du rendu.

Il se redressa.

Sa femme, qui reproduisait ses gestes, fit de même.

— C'est très bien, — dit l'anglais. — Vraiment très bien !... Je crois, en voyant votre tableau, que j'ai aussi un morceau de la forêt !...

— Yes — fit l'anglaise — yes.

Martin-Numa s'inclina et dit :

— Aucun compliment ne peut m'être plus agréable !...

L'anglais se pencha encore une fois sur le tableau et dit :

— Mais, vous avez oublié de signer !

— Est-ce bien nécessaire ?

— J'y tiens absolument !... Et même, je crois que vous pourriez me faire une petite dédicace...

— Une dédicace ! — se récria Martin-Numa.

— Yès !

— Mais jamais on ne met une dédicace à un tableau qui est vendu.

— Moi j'y tiens beaucoup.

— Cela ne se fait pas.

L'anglais insista :

— Vous ferez exception pour moi... Je tiens à la dédicace. Par exemple vous mettriez « Bon souvenir de Fontainebleau, à Mr. Jameson »

— Est-ce bien utile ?

— Absolument.

Et il ajouta :

— J'estime que c'est plus logique et que c'est presque nécessaire...

— Comment cela.

— J'explique : En effet, je vous ai donné pour votre tableau deux mille francs et mille francs pour votre camarade... Or, franchement, votre tableau vaut beaucoup plus que cela...

— Il se peut...

— Si donc vous me le donnez à ce prix-là, je puis considérer que vous me faites un cadeau, et quand on fait des cadeaux de ce genre, on met toujours dessous, une dédicace...

Martin-Numa regarda l'anglais du coin de l'œil, et je vis sur ses lèvres un sourire s'esquisser...

Cependant, il s'inclina et dit :

— Qu'à cela ne tienne, je vais donc vous faire une dédicace sur le tableau.

— Vous aussi, Monsieur le camarade — dit l'anglais à Philippe. — Mettez-moi une dédicace, vous me ferez grand plaisir !...

Philippe de même, imitant son chef, s'assit sur son tabouret.

Tous deux commencèrent avec un pinceau mince à écrire la dédicace dans le coin du tableau...

Pendant que Martin-Numa et Philippe s'appliquaient à tracer les lignes, qu'ils étaient penchés sur leur toile, tout à coup, l'anglais poussa un cri rauque, auquel répondit la voix de l'anglaise aux cheveux roux...

Presque en même temps, l'anglais et l'anglaise allongeaient leurs grands bâtons recourbés de touristes.

Ils les abattaient sur les épaules de Martin-Numa et de Philippe, cherchant à accrocher les deux peintres par le cou, pour les tirer vivement en arrière...

Mais Martin-Numa d'un bond s'était redressé, s'était tourné.

La canne de l'anglais se trouva arrêtée par son bras gauche levé brusquement.

De la main droite, il saisit cette canne.

D'un coup brusque, il l'arracha des mains de l'anglais et d'un second mouvement, il enfonça comme une battonnette la pique dans la poitrine de son agresseur qui, surpris, ne s'attendant pas à cette défense solide et adroite, chancela et roula du haut du rocher en bas...

Philippe, lui, cependant manqua son coup de défense, sa parade...

Il fut accroché à l'épaule par la canne de l'anglaise.

L'anglaise violemment tirait toujours en arrière le détective peintre.

Elle l'eût probablement fait tomber si Martin-Numa, d'un bond n'avait sauté à côté de la femme aux cheveux roux !

Deux coups de poing lancés adroitement, à faire envie au plus fort boxeur de sa Majesté Edouard, produisirent ce phénomène de faire faire à l'anglaise une cabriole... de lui ensanglantant la figure, d'envoyer voler au diable sa casquette de drap et la perruque qui y était accrochée...

Tout cela dura quelques secondes à peine.

Mais, de tous les côtés du rocher sur lequel nous nous trouvions, surgirent des individus habillés soit en cyclistes, soit en touristes, soit en gardes forestiers, qui se précipitèrent avec une ardeur merveilleuse à l'assaut du rocher...

Ces gens voulaient à toute force s'emparer du Roi des détectives, tombé dans un nouveau guet-apens, croyaient-ils...

Et une nouvelle bataille s'engageait...

Martin-Numa, naturellement, avait eu vent du coup monté et jamais on ne le prenait sans vert...

L'anglais l'avait bien vu à ses dépens... L'anglaise qui dégringolait sans perruque, sans casquette et fort mal arrangée s'en serait probablement aussi rendu compte, si presque aussitôt elle n'avait pas été jetée en bas du rocher, sans connaissance, elle, les jupes relevées et montrant son costume d'homme, sous son attirail d'anglaise exotique... !

La victoire restait donc, pour la première manche, encore une fois à Martin-Numa.

Le coup était déjoué, et maintenant il se tenait sur la défensive, car il était certain que les pseudo anglais ne l'auraient pas attaqué, de façon aussi hasardeuse, s'ils n'avaient compté sur un prompt secours.

Les assaillants étaient en nombre en effet, ils accouraient dix ou douze à peu près, bien résolus, bien décidés.

Dans quelques secondes, ils tomberaient sur nous, et fatalement, sous le nombre les détectives devaient succomber, et moi-même par contre avec eux...

Philippe et Martin-Numa cependant les regardaient venir en souriant.

Ils tenaient en main les durs bâtons arrachés aux anglais, et moi je m'étais armé de mon trépied en cuivre, prêt, ma foi, à m'en servir comme d'une trique et à prendre ma part dans la bataille...

Le premier assaillant qui arriva à hauteur du rocher, sur cette sorte de plateau où nous étions installés, reçut un tel coup sur la tempe, du bâton de Martin-Numa qu'il s'en alla rouler en arrière, renversant un de ses camarades qui le suivait...

L'assaut, pour cela, ne fut pas moins ardent.

Ces gens se croyaient vraiment sûrs de la victoire, et poussaient déjà des cris de triomphe...

Leur coup était bien préparé.

Nous n'étions que trois contre leur bande d'une vingtaine d'individus.

Nous étions cernés... loin de tout secours...

Nous étions perdus vraisemblablement.

Mais quand les premiers assaillants arrivèrent en masse à la hauteur du plateau, et allaient nous débordér, des coups de sifflets tout à coup retentirent sur les chemins avoisinants.

Alors des fourrés d'alentour, des sentiers, conduisant ici, et semblant même sortir des entrailles du rocher, apparurent des charbonniers, des gardes forestiers et des paysans qui se ruèrent à l'assaut de leur côté.

Mais eux alors cognèrent tant qu'ils purent sur les gens qui essayaient de s'emparer de Martin-Numa !...

J'avais reconnu là, Prosper et sa brigade... !

Quelques coups terribles furent échangés. Il y eut une bataille assez longue, le revolver parla ; pendant plus d'un quart d'heure, une mêlée épouvantable eut lieu.

Martin-Numa de son côté, et Philippe et moi, nous faisons bonne besogne et nous défendîmes absolument le plateau que ne purent gagner les bandits.

Puis, il y eut dans l'ardeur de la troupe des assaillants comme une détente... que suivit bientôt une panique...

Les bandits qui croyaient surprendre Martin-Numa, se voyaient surpris.

Ils se trouvaient maintenant entre deux feux, et comprenaient le danger de leur situation.

Maintenant ils n'attaquaient plus, en gens sûrs de la victoire.

Ils se défendaient en gens qui se sentent perdus.

Soudain, tout à coup, des sifflets, modulés d'une certaine façon retentirent.

Comme par enchantement, tous ces bandits abandonnèrent la lutte et cherchèrent à fuir.

Il y eut alors une poursuite effrénée.

Les gens de Martin-Numa voulaient à toute force capturer quelques-uns d'entre ces bandits, mais les ronflements de moteurs puissants nous apprirent que les bandits venaient de s'échapper dans des automobiles cachées tout près.

La bataille finit ainsi.

Il ne resta plus entre les mains des agents de Martin-Numa que des triques, des lambeaux d'habits, des casquettes, la perruque rousse de l'anglaise... et aussi les trois mille francs ! ! !

— C'est un des combats — me dit Martin-Numa plus tard — un des rares combats où le vainqueur trouva tout bénéfice, ne dépensa rien et n'encaissa pas seulement des coups, mais aussi la forte somme !...

Prosper cependant grimpa auprès du roi des Détectives :

— Vous n'avez rien chef ? — demanda-t-il vivement — Pas blessé ? Rien ?...

Martin-Numa se mit à sourire :

(Lire la suite au prochain numéro.)



# LE SECRET DE L'ENFANT

Grand Roman de Passion (suite)

PAR PAUL ROUGET

## DEUXIEME PARTIE

V

MESSAGER D'ESPÉRANCE (suite).

— A trois lieues environ.  
— Bien.  
» Maintenant, qui nous garantit l'authenticité du récit que vous avez fait ?  
— Si vous le voulez, madame la comtesse, dans vingt-quatre heures vous aurez la preuve que je ne vous ai pas menti.  
Yvonne, à qui les doutes émis par sa sœur causaient de l'irritation, demanda :  
— Le bûcheron qui a pris soin de... l'enfant... est pauvre, avez-vous déclaré ?  
— Oui, mademoiselle... et pourtant, grâce à lui, jusqu'à ce jour le petit n'a manqué de rien... Il l'aime beaucoup, et ce lui sera un gros crève-cœur, assurément, de le laisser partir.  
— Le brave homme !... Vous ne lui avez rien dit ?... Il ne s'attend pas à notre visite ?  
— Non, mademoiselle... J'ai cru devoir agir avec la plus grande discrétion... C'est à peine si j'ai fait allusion à des personnes qui... peut-être... s'intéresseraient à son fils d'adoption.  
— De sorte ?  
— Qu'il sera extrêmement surpris de vous voir, oui, mademoiselle.

Peltrot, qui n'avait aucune raison pour demeurer plus longtemps, fit vers la porte un pas de retraite.  
— Mesdames... dit-il avec un salut obséquieux, enchanté si j'ai pu vous être utile... et croyez-moi toujours votre humble serviteur.  
Il sortit.

A peine avait-il disparu qu'Yvonne à qui la réserve à elle imposée était une souffrance, se laissa tomber sur un siège et, dans une détente soudaine de ses nerfs exacerbés, elle se prit à sangloter. Comme la douleur, la joie, elle aussi, parfois fait mal.

En vain Madeleine essaya une fois encore de la ramener à plus de calme.

— Laisse-moi, je te prie... J'ai la conviction qu'Antoine a dit vrai... Je ne m'explique point la défiance à son égard... Ne sait-il pas... au cas où il nous aurait trompés... qu'il nous est toujours facile de le retrouver... Et puis, qu'importe... ce n'est pas ce malheureux qui m'occupe... Avant lui, au-dessus, de lui, il y a la Providence... C'est elle qui me rend mon enfant... Demain soir je le verrai... je le tiendrai dans mes bras.

» Mon enfant... tu entends, Madeleine !  
» Et puis... il y a quelqu'un que je vais rendre heureux... bien heureux... sans qu'il le sache, hélas ! exactement à quoi il doit son bonheur... quelqu'un que j'oubliais...

Elle s'était redressée soudain... et son regard se posait sur le cadran de la pendule, dont les aiguilles marquèrent la demie de quatre heures.

— Quatre heures et demie... j'ai le temps encore... murmura-t-elle... merci, ô mon Dieu.

Elle entraînait sa sœur à qui elle expliquait :

— Maintenant, je ne veux plus que Maurice parte... Il faut qu'il reste... Je vais faire porter tout de suite, par Germain, un mot à son domicile... Il devait prendre le rapide pour Marseille, ce soir, à huit heures.

» Il ne le prendra pas.  
» Non... non, ce n'était pas possible qu'il s'éloignât ainsi, à tout jamais.  
— Vois-tu, j'en serais morte.

Le bonheur, dit-on, rend égoïste.  
Yvonne ne se douta pas un instant des tortures atroces qu'endurait Madeleine... Madeleine qui lui souriait... mais du sourire qu'ont les martyrs.

Ce ne fut que lorsque les deux sœurs eurent regagné la chambre de la jeune fille où la comtesse, livide, dut s'étendre sur une chaise longue, ce ne fut qu'à ce moment seulement qu'Yvonne eut cons-

science de la peine de la pauvre femme.

Elle la devina, profonde, terrible. Elle se sentit coupable.

Et doucement, prenant sa sœur dans ses bras :

— Ah ! pardon... pardon, ma chérie.

» Ma joie me faisait oublier...  
» Il ne faut pas m'en vouloir.

» C'est à Arlette... c'est à ton mari que tu penses, n'est-ce pas ?...

» Seule, je retrouve mon enfant.

» Et puis... comme si ce n'était pas assez de bonheur voici que je parle de garder Maurice près de moi.

» Non, je ne lui écrirai pas... Je le laisserai partir... Il n'est pas juste que l'une ait toutes les félicités, l'autre toutes les douleurs en partage.

» Je resterai près de toi... je ne te quitterai jamais.

» Nous élèverons Hugues... il sera notre fils à toutes deux.

» Madeleine, dis-moi que tu veux bien ? Mais déjà la faiblesse de la comtesse était loin.

Elle eut honte de s'y être abandonnée, et, quittant la chaise-longue, elle s'arracha doucement à l'étreinte de sa sœur qu'elle prit par la main, pour la conduire devant un petit bureau en bois des îles.

Là, elle la força à s'asseoir.

— Yvonne... écris à Maurice... je l'exige.

» Dis-lui, puisqu'il me croit coupable, que Dieu, dans sa miséricorde, m'a fait découvrir la retraite de mon enfant...

» Dis-lui que, désormais tu n'as plus aucun motif pour refuser de devenir sa femme.

Et comme la jeune fille hésitait encore :

— Ecris... tout de suite, Yvonne... telle est ma volonté.

La mère du petit Hugues obéit.

Cependant Peltrot ayant quitté l'hôtel, s'en allait au long de l'avenue du Bois, tête haute, sifflant le refrain d'un air en vogue.

Il rayonnait.

Certes, il n'avait jamais douté du succès de sa démarche auprès de la comtesse Lackau et de sa sœur... Mais tout de même, il ne croyait pas que tout se serait passé ainsi, sans la moindre anicroche.

Il était comme grisé.

Deux mille francs en poche... et dans quelques jours, plus du triple, sans doute... à aucun moment de son existence... le misérable n'avait eu une pareille somme à sa disposition.

Maintenant, il allait falloir aviser sans retard, repartir immédiatement pour Châtillon-sur-Seine... se tenir à proximité de la cabane de Tournier, afin de guetter l'arrivée de la comtesse et de mademoiselle Yvonne, et de faire... aussitôt après leur départ... irruption chez le chemineau.

La confiance a des limites... surtout celle que nourrissait l'ancien domestique pour son complice.

Dès la nuit donc, lui, Peltrot, reprendrait le train pour la Côte-d'Or.

Tournier allait être rudement surpris de la rapidité avec laquelle les événements se précipitaient.

Le chien, c'était de trouver un prétexte plausible pour motiver... auprès de Julie... ce nouveau déplacement.

Bah ! il n'était pas embarrassé pour si peu !

Tout de même... bien qu'elle ne fût plus guère à redouter, il était nécessaire que la malheureuse ignorât l'histoire de la substitution d'enfant imaginée par son indigne amant.

Non diable !

Certainement elle ne prendrait pas la chose par son bon côté.

Il y aurait du grabuge !

Heureusement il s'alarmait à tort. C'était sottise de se mettre ainsi martel en tête !...

Quel soupçon pouvait effleurer l'esprit de Julie ?

N'avait-il pas annoncé à celle-ci que Catherine Lauger ramènerait, dans un mois, le petit Gustave à Paris.

D'ici là, dame, il coulerait beaucoup d'eau sous le pont.

Or, comme la température était lourde et qu'il avait bien mérité l'apéritif qu'il allait s'offrir, Antoine entra dans le premier café qui se présenta à sa vue.

Le soir même, il annonça à Julie qu'il était sur le point de réussir à se placer, enfin, dans un château, en province.

Une place magnifique !...

Il devait, sans plus tarder, faire les démarches nécessaires.

Vraisemblablement son absence serait de quarante-huit heures.

Elle ne répondit pas.

Une affreuse angoisse poigna le cœur de Julie et elle songea :

— Mon Dieu... c'est un crime encore qu'il va commettre.

Dans la tige de la concierge, Antoine Peltrot, une dernière fois, recommandait :

— Surtout, s'il vient des lettres, madame Morland, ne les remettez pas à ma femme !

VI

FACE A FACE !

— Le facteur !  
— Bon... bon... posez le courrier sur la table.

L'homme obéit... Puis il s'éloigna.

La voix qui avait répondu à son appel s'était élevée du coin obscur, tout au fond de la loge où Céline, la fille de la mère Morland... en l'absence de celle-ci, partie aux provisions pour le repas de midi... achevait de faire le lit.

Quand la jeune fille eut terminé — ce qui ne fut pas long — elle revint au milieu de la pièce, prit le courrier où le facteur l'avait déposé.

Il n'était pas lourd, ce courrier, composé de deux lettres tout simplement.

Céline les examina.

Il y en avait une pour le tailleur du second... une autre, timbrée de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), pour monsieur Antoine Peltrot.

En s'en allant, la mère Morland avait complètement oublié de répéter à sa fille la recommandation que lui avait faite son locataire, la veille au soir, avant de partir.

De sorte que Céline... une brunette de seize ans aux yeux espiegles, au minois chiffonné... songea :

— Je vais monter ces lettres immédiatement.

... Pensée que, aussitôt elle mit à exécution.

Quelques minutes plus tard, après avoir donné au tailleur du second la lettre qui lui était destinée... la jeune fille frappa à la porte de la mansarde occupée par le faux ménage.

— Entrez... dit une voix, à l'intérieur.

Céline vit une clef à la serrure. Elle la tourna. La porte s'ouvrit.

— C'est une lettre que le facteur vient d'apporter, madame Julie.

— Une lettre.

Tout de suite la malade s'était mise à trembler.

Dame, dans la mansarde, on n'en recevait pas souvent, des lettres.

Sans doute, celle-ci venait de la Grange-Didier.

— Mais alors... si Catherine Lauger écrivait... c'était que... là-bas... il se passait quelque chose d'anormal.

... Quelque chose de grave.

Et cela au sujet de Gustave.

Il allait plus mal... il était mort peut-être !

Les yeux de la malheureuse eurent soudain une lueur de folie.

Et, sous l'empire de l'affreuse pensée... d'une main fébrile, elle décacheta la lettre sans même en avoir regardé la suscription.



DE LA POLICE  
dans la Bourgogne, le Lyonnais  
le Centre et la Vallée du Rhône

**EVASION DE LA CORRECTIONNELLE.** — André Maître, quoique âgé de 20 ans, est un cheval de retour, familier de la correctionnelle, devant laquelle il remporta un certain nombre de condamnations ; il vient de jouer un bon tour à ses juges. À l'issue d'une sentence, il se mêla à la foule des témoins et s'échappa discrètement avec dix mois de prison sur la planche. On le recherche. LYON.



**LA FEMME A L'OREILLE COUPÉE.** — Une clapense, Rose Doublé, femme Delaage, prenait un verre avec l'ami d'une de ses voisines dans un bar voisin de sa maison lorsque celle-ci Adrienne Targon qui les aperçut croyant à une infidélité de son amant, s'élança sur la "clapense", lui prit la tête à deux mains et d'un terrible coup de dents lui coupa net l'oreille. Une enquête est ouverte. ST-ETIENNE.

**ABANDON D'ENFANT.** — Une pauvre inconnue, ayant reçu un secours d'une jeune institutrice d'Annonay, est venue pour la remercier abandonner devant sa porte, sa fillette âgée de trois mois et a ensuite disparu. ANNONAY.



**UN FOU ASSASSIN.** — A Ollioules, près de Toulon, un boulanger, Jean Giraud, ayant voulu mettre un terme aux excentricités d'un pauvre fou, de nationalité italienne, qui causait du scandale dans la rue à en être ôlé fennu d'un coup de matraque et est mort sur le champ. OLLIOULES.

**UNE MEPRISE.** — Un matelot anglais croyant monter à son bord, pendant la nuit, est monté sur le vapeur allemand Skutari, où il a été passé à tabac par les hommes de quart. Deux gardiens de la paix requis ont trouvé le blessé couché sur le parapet. Le commissaire central a ouvert une enquête. MARSEILLE.



**GUET-APENS.** — Un ouvrier verrier, Vincent Tinhuri, causait chez lui accidenté à sa fenêtre, rue Figuer de Cassis, avec sa jeune fiancée Rose Imperato, lorsqu'un groupe de quatre individus qui passaient se mirent à les insulter, défilant le verrier de descendre dans la rue. Celui-ci ayant eu le tort de répondre à leurs provocations, voulut descendre. Mais à peine arrivait-il dans le couloir qu'il s'affaissa frappé mortellement de trois coups de couteau. Un des agresseurs Castaldo Calavité, 45 ans, a été arrêté. Les autres sont recherchés. MARSEILLE.



**AGRESSION A MAIN ARMÉE.** — Un marchand de fromages de Fuveau (B.-du-Rh.), revenant de faire sa tournée aux environs, monté dans sa voiture, a été assailli en face le château Thoron, par un individu masqué qui le mit en joue avec un fusil. Effrayé, le négociant sauta à bas de sa voiture et se réfugia derrière. Voyant cela le malfaiteur monta sur le siège et enleva les chevaux au galop, fit verser la voiture à la montée de la Béguide et s'empara d'une sacoche contenant 250 francs, puis il prit la fuite. Une enquête est ouverte. BOUCHES-DU-RHÔNE.

**JARDINIER JALOUX.** — Simon Fauchery, 49 ans, jardinier fleuriste, à Premery, dans le Cher, a tiré cinq coups de revolver sur un maître-couvreur, Gilbert Michel, qu'il croyait être l'amant de sa femme et qui est mort de ses blessures. Le meurtrier a été arrêté. CHER.





## DE LA POLICE DANS L'OUEST

**BANDITS MASQUÉS.** — Une tentative d'assassinat suivie de vol a été commise hier au village de Martigny dans des circonstances très particulières. Vers 9 heures du soir, trois bandits masqués s'introduisirent dans la maison de M. Louis Duriez, vieillard de 75 ans, et le torturèrent jusqu'à ce qu'il eut indiqué où se trouvaient ses économies. Ils s'emparèrent ainsi d'une somme de deux mille francs environ, puis disparurent.

L'état de M. Duriez est grave. Il n'a pu donner qu'un signalement fort vague de ses agresseurs, grâce à la précaution qu'avaient prise ceux-ci de se servir de masques.

LES ANDELYS.



**UN ÉCUYER SE TUE EN COURSE.** — A Macheoul, au cours d'une course de haies, un sous-écuyer, de Saumur Hippolyte Petit, 30 ans, instructeur à l'école de cavalerie, et montant le jument Balbine, a été désarçonné au moment où arrivait derrière lui un autre cheval qui lui écrasa la tête de ses sabots.

NANTES.



**TROIS VANNIERS ENSEVELIS DANS UNE CARRIÈRE.** — Trois vanniers ambulants, Julien Gaippe, son fils et un jeune garçon du Mans qui s'étaient installés avec leurs voitures au bourg des Varrains, près de Semur, sur une vieille carrière abandonnée, ont été ensevelis dans un éboulement alors que les femmes de la troupe étaient allées aux provisions. Les 3 victimes ont été étouffées.

SAUMUR.

**SUICIDE D'UN PRÊTRE.** — L'abbé Lasnier, curé de la commune de Saosne, près du Mans, s'est suicidé en se pendant à une poutre de son grenier à la suite de chagrins intimes. On se perd en conjectures sur cette sinistre détermination.

LE MANS.



**POUR L'EFFRAIER... IL LA TUE.** — Un fermier du Ham, près de Mayenne, Andronard, 60 ans, fatigué de l'intempérance de sa femme qui, journellement ivre, passait toutes ses nuits dehors et ne rentrait que vers 6 heures du matin, voulut la mettre à la porte. Celle-ci lui ayant répondu qu'elle préférerait qu'il la tuât, il alla décrocher son fusil et, dit-il, pour lui faire peur, la mit en joue. Malheureusement, le fusil donna la détente est très douce, partit et la charge de gros plombs atteignit son épouse à l'épaule qui expira peu après. La malheureuse avait un flacon d'eau-de-vie dans chacun de ses bas.

MAYENNE.



**UN DOMESTIQUE TUE SON MAÎTRE A COUPS DE COUTEAU.** — Au village de Châtellier, non loin de Redon, un propriétaire cultivateur, M. Baptiste Lesage, ayant fait une observation à son domestique Gouen au sujet de sa négligence, celui-ci furieux tira un couteau de sa poche et se jeta sur son maître, lui portant plusieurs coups au côté gauche. Comme M. Lesage appelait au secours, il se saisit d'une pelle et menaça de l'assommer avec, s'il ne se faisait pas. Mais désarmé par un maçon, M. Joseph Martin qui se trouvait là, le meurtrier prit la fuite et a été arrêté le lendemain. Sa victime a expiré quelques heures après.

REDON.

Céline avait quitté la mansarde. Alors Julie se mit à lire. ... A lire d'abord, sans comprendre. Puis, tout à coup... Elle eut un cri... un grand cri... Elle se souleva sur son lit, les cheveux épars... tenant, dans sa main crispée la lettre qu'elle venait de parcourir, les prunelles dilatées par l'épouvante.

— Ah ! les lâches... les bandits !... bégaya-t-elle. Sa tête retomba sur l'oreiller, et durant quelques minutes, l'infortunée demeura dans une sorte d'anéantissement. Quand elle rouvrit les paupières, elle ne pouvait croire à la réalité de l'infamie qui venait de lui être révélée.

Voyons, elle était le jouet d'un mauvais rêve !... Tant de cauchemars déjà avaient troublé son repos... C'en était un, encore... plus affreux... plus horifiant que les autres qui s'abattaient sur son cerveau.

Entre ses doigts, dont le tremblement augmentait, elle tenait toujours le papier froissé... et son regard, hélas ! se fixa à nouveau sur cette lettre exécrable... sur cette lettre maudite qu'elle replaça devant ses yeux pour la relire encore.

Cette lettre qui disait :

« Mon vieil Antoine, « Selon le désir exprimé par toi, je t'envoie ce petit mot pour te donner des nouvelles de Gustave. Je dois te dire, sans plus d'ambages, qu'il me cause beaucoup de soucis. Il a attrapé un rhume, probablement quand nous l'avons repris à Catherine Lauger pour le conduire ici... dans cette cambuse du diable... en plein bois... où, tous deux, nous vivons tant bien que mal. »

« Il ne m'est guère possible de le soigner. »

« Au surplus il ne paraît pas enchanté de sa nouvelle existence... Il se plaint de la nourriture... voyez-vous l'aristocrate... et d'une foule d'autres choses. »

« Dame... c'est la première fois que je joue le rôle de père de famille... et peut-être me manque-t-il des aptitudes... spéciales, je l'avoue. »

« De mon côté je ne m'amuse que médiocrement. Trimer du matin au soir n'est pas mon fort. »

« Ces lignes sont donc pour te prier de te dépêcher de conclure l'affaire en question avec ta comtesse. Dore-lui la pilule en douceur... afin qu'elle l'avale le plus tôt possible... La pauvre femme, en croyant retrouver son fils... en la personne du tien, ne fera pas une riche acquisition. »

« Quelle mauvaise drogue... ton gosse ! Et que de tintouin il me donne ! »

« Donc, une fois de plus, hâte-toi. Que ta comtesse vienne, au plus vite chercher ton rejeton. »

« Ainsi qu'il est convenu... je ne le lâcherai... que contre dix beaux billets de mille... Il va sans dire que si la noble dame se montrait plus généreuse... je ne ferais pas de façon pour accepter la récompense qu'il lui plairait d'accorder à un pauvre... à un brave homme de mon espèce. »

« Ce sera autant à partager. »

« Pour le bijou, rassure-toi... Il est en lieu sûr, où je saurai le trouver à son heure. »

« Vite, un mot pour me dire où en est l'affaire. »

« Ton copain, »

ment l'enfant de mademoiselle Yvonne... Le bijou volé par l'ex-valet de chambre... aiderait puissamment à la réussite de son projet monstrueux.

Oui... cela n'était pas douteux... la bonne foi de la comtesse serait surprise. C'était donc là le motif pour lequel Antoine avait insisté pour se rendre lui-même à la Grange-Didier, le motif pour lequel il n'avait pas ramené Gustave à Paris, laissant l'enfant à Châtillon-sur-Seine, auprès de Tournier, ce complice qu'elle ne connaissait pas, mais dont elle avait entendu parler suffisamment par son amant pour savoir de quoi, lui aussi, était capable.

— Ah ! les lâches... ah ! les bandits... répéta-t-elle... m'enlever, me vendre mon enfant !

Pendant un instant, elle fut dans un état de surexcitation extrême. Puis une réaction se produisit. Après une violente quinte de toux qui fut suivie de crachements de sang, elle fondit en larmes.

Non, elle ne laisserait pas s'accomplir une pareille abomination.

Antoine, sans nul doute, était retourné dans la Côte-d'Or. C'était pour cela... et pas pour une autre raison... qu'il s'absentait pour quarante-huit heures.

La veille, il avait dû se rendre à l'hôtel de l'avenue du Bois.

Là, il avait mis à exécution la première partie de son plan... raconté à la comtesse et à sa sœur l'histoire, forgée par lui, de la découverte du pseudo Hugues.

En échange de ces renseignements il avait quémandé... exigé peut-être, car son audace était sans bornes... une somme d'argent importante.

L'infâme ! Il avait donc cru que, elle, Julie, souscrirait à son projet machiavélique... qu'elle consentirait à se séparer de Gustave ?

Non, il savait le contraire. Il savait qu'elle s'opposerait à un pareil crime.

Et cette pensée ne l'avait pas arrêté.

Pourquoi ?

Pourtant il devait avoir peur d'elle... peur de son intervention.

A moins que... à moins que déjà il eût compté sa mort.

Sa mort !

Elle frissonna.

Peut-être avait-il raison.

— Maintenant elle avait conscience de la gravité de son état... Elle ne conservait plus d'espoir... Le courage qui, jusqu'alors, l'avait soutenue, à cette heure l'abandonnait.

Elle était à bout de résistance... contre le mal mystérieux qui la consumait. N'importe... elle trouverait encore l'énergie d'empêcher le crime que son amant voulait perpétrer.

Oui... elle allait aujourd'hui même envoyer un mot à la comtesse pour la prier d'accourir au plus vite, lui dire qu'elle, Julie, avait à l'entretenir d'une affaire qui le souffrait aucun retard.

Elle ne pouvait confier son secret au papier.

Il était indispensable que la comtesse Madeleine vint elle-même.

Jusqu'à midi, c'est-à-dire jusqu'à l'heure où Céline reparut afin de prendre des nouvelles de la malade et de s'informer, auprès d'elle, s'il fallait lui montrer un peu de nourriture, la maîtresse d'Antoine passa par d'atroces tortures morales.

En apercevant Julie, la fille de la concierge fit un pas de recul, tant le changement opéré sur le visage de la malheureuse était effrayant.

La fièvre... une fièvre intense... s'était emparée d'elle.

Elle grelottait.

Sous son traversin elle avait caché la lettre de Tournier.

Dans sa main crispée elle tenait un mouchoir teint de sang.

— Ah ! c'est vous, Céline... balbutia-t-elle avec effort.

— Oui, madame Julie, je viens vous demander si vous avez besoin de quelque chose.

— Approchez... un peu plus près... voulez-vous ?

La jeune fille s'avança près du lit.

Alors la malade poursuivit :

— Céline, il faut que vous me rendiez un service.

— Si c'est possible, madame Julie, ce sera avec plaisir.

— Quel service réclamez-vous de moi ?

— Celui de porter une lettre... au plus vite... près de la place de l'Etoile...

Je vous payerai votre dérangement.

Et comme la jeune fille esquissait un geste de protestation :

— Si... je tiens essentiellement à ce qu'il en soit ainsi... vous prendrez le tramway... Il y a un peu de monnaie là... sur la cheminée... Vous demanderez à votre mère... elle vous laissera aller... Vous lui direz que c'est pour un cas excessivement grave... Au-besoin je la supplierai moi-même.

— Oh ! madame Julie, c'est inutile... Vous savez bien que, pour vous être agréable, ma mère se mettrait dans le feu.

— Qui... et je lui en suis bien reconnaissante, croyez-le... et à vous aussi, Céline... Il n'y a que votre mère et vous au monde, peut-être, qui vous intéressez à moi... qui me témoignez un peu d'affection... Je vais donc écrire la lettre que vous aurez à remettre à son adresse.

Il doit y avoir encore une feuille de papier sur la commode... et puis, à côté, de l'encre... un porte-plume...

La jeune fille apporta à Julie ce qu'elle demandait.

Par un effort presque surhumain, celle-ci put se soulever sur son oreiller... écrire... avec difficulté... quelques lignes... une dizaine tout au plus... sous lesquelles elle posa sa signature.

Mon Dieu, comme elle était faible !... Jamais elle n'avait ressenti un malaise aussi singulier que celui qu'elle éprouvait en ce moment.

Elle plia la lettre qu'elle glissa dans une enveloppe sur laquelle, après l'avoir cachetée, elle écrivit :

Madame la comtesse Lackau,

105, avenue du Bois-de-Boulogne.

A l'un des coins de l'enveloppe elle avait tracé la mention : Urgent.

— Vous prenez le tramway au boulevard de la Chapelle... renseigna-t-elle... Il vous conduira tout près de l'avenue du Bois.

— Oui, madame Julie. Mais auparavant dites-moi ce que je dois vous montrer pour déjeuner.

La malade secoua tristement la tête.

— Rien... j'ai encore un peu de lait... c'est suffisant... A votre retour, si j'ai besoin de quelque chose, je vous le dirai.

— Vous n'êtes pas raisonnable, madame Julie... Si vous refusez de manger... si vous ne reprenez pas le dessus, qu'allez-vous devenir ?

Elle eut un geste d'accablement, de désespoir.

— Ah ! qu'importe !

Elle avait fermé les paupières.

Et quand Céline fut sortie, deux grosses larmes roulèrent sur les joues maigres de la malade.

Mon Dieu, cette lettre allait-elle arriver à temps ?

La comtesse et sa sœur ne seraient-elles pas parties déjà pour le pays que Peltrot avait dû leur désigner comme étant celui où vivait Hugues... Hugues que les deux jeunes femmes, après tant d'années de séparation, étaient impatientes, certainement, de serrer dans leurs bras ?

En y réfléchissant, la malheureuse se rendait compte que le projet de son amant... fantastique au premier abord... était, au contraire, des plus réalisables.

Oui... la comtesse serait la dupe du misérable !

Mademoiselle Yvonne également.

Toutes deux accueilleraient avec des transports de joie l'enfant qu'elles croyaient perdu à tout jamais, sans songer un instant qu'elles étaient les victimes d'une machination odieuse.

Et elle, Julie, qui depuis des jours et des jours ne vivait que dans l'espérance de revoir son petit Gustave... devrait renoncer à cet espoir pour toujours.

Non.

Il était son fils !

On ne le lui prendrait pas !

Elle seule avait droit à ses caresses !

Certes, elle était malade, bien malade... mais non condamnée sans rémission... Elle avait tort de se décourager...

Les beaux jours qui commençaient à revenir accompliraient un miracle... Elle guérirait... reprendrait le labeur interrompu... le labeur qui, désormais, lui semblerait moins pénible, puisque près d'elle elle aurait Gustave, dont les baisers l'aideraient à supporter bien des misères.

Son petit Gustave que nulle force humaine ne pourrait lui ravir !...

Les minutes... les heures passaient.

(Lire la suite au prochain numéro.)



LE CAS DE MADAME VERLET (suite et fin)

Voir page 2 du présent numéro.

Le message téléphonique de Pauline fut bref :

« Viens immédiatement me rejoindre aux « Galeries de l'Opéra ». Urgence absolue. Tu demanderas le bureau de l'inspecteur principal. »

M. Verlet avait bien cherché à savoir pourquoi sa femme le mandait ainsi en hâte, mais elle ne voulut pas répondre et remit le récepteur en place.

Mlle Eugénie, qui venait d'entrer, lui tenait en effet, compagnie, et Pauline en était cruellement vexée. Elle s'assit dans un fauteuil, tourna le dos à l'employée, et se prit à regarder par la fenêtre. La pluie tombait à verse, et elle suivait des yeux, dans l'avenue de l'Opéra, les allées et venues des passants qui s'abritaient de l'ondée sous leurs parapluies.

Cette vue suffit à lui remettre en mémoire son propre parapluie, cause de toute cette scandaleuse affaire ! Elle se savait bien innocente ; mais comment le prouver à cet imbécile d'inspecteur qui ne voulait pas ajouter foi à sa parole ? Et ce Verlet qui n'arrivait pas ! On n'avait pas idée non plus de laisser sa femme ainsi, pendant des heures, quand elle vous téléphone de venir immédiatement, quand elle réclame votre présence à cor et à cri ! C'était absurde !

Trois quarts d'heure s'étaient à peine passés, depuis qu'elle avait téléphoné, lorsque M. Verlet fut introduit dans le bureau par l'inspecteur principal lui-même.

Pauline, longtemps agacée, sentit ses nerfs se détendre : l'arrivée de son mari, c'était le salut ! Et, d'un trait, elle lui conta tout, son arrivée aux « Galeries de l'Opéra », ses acquisitions, son réticule et son parapluie oubliés sur un comptoir au rayon des dentelles, l'abominable accusation qui pesait sur elle, son séjour prolongé dans ce maudit bureau. Elle ne passa pas un seul détail sous silence.

M. Verlet était abasourdi. Il se tournait déjà pour demander une explication à l'inspecteur, quand Pauline, suffoquée, les yeux écarquillés, s'écria soudain :

— Mais, qu'est-ce que tu as là, à la main ? — Ca, eh bien, c'est ton parapluie, que tu as oublié de prendre ce matin, dans ta hâte de partir. Comme il pleuvait, quand je suis venu te rejoindre, j'ai pensé à te l'apporter...

Mme Verlet n'en entendit pas davantage, sauta au cou de son mari et le couvrit de baisers.

L'inspecteur principal crut un moment qu'elle devenait complètement folle, tandis que le député ne comprenait absolument rien à tant d'effusion.

Le premier moment de confusion passé, tout finit par s'expliquer : le parapluie de Pauline, que son mari venait de lui apporter était orné d'une pomme en argent doré, de tous points semblable au manche de parapluie qui avait contenu les coupons de dentelles et Mme Verlet avait cru reconnaître dans celui que la vendeuse lui avait présenté en même temps que son réticule, son propre parapluie, laissé chez elle : la preuve en était certaine, puisque son mari le lui apportait !

L'explication fut légèrement orageuse, car M. Verlet se montrait furieux de ce qu'on ait pu prendre sa femme pour une voleuse ! Il menaçait de porter plainte, et parlait presque de faire une interpellation à la Chambre, sur le traitement indigne qu'on avait fait arbitrairement subir à une honnête femme, mère de famille, etc., etc...

Mais tout s'apaisa enfin, car l'inspecteur principal fut le premier à reconnaître son erreur et à présenter toutes ses excuses aux deux époux pour un acte qui n'était en somme que la conséquence d'une fâcheuse coïncidence.

Et dans la voiture qui les ramenait chez eux, M. Verlet, vexé, ne put s'empêcher de dire à Pauline, toute en larmes :

— Eh bien, tu vois que j'avais bien raison de t'empêcher d'aller à cette exposition de blanc ! Si tu m'avais écoutée...

Mme Verlet eut quelques lourds sanglots, et finit par s'écrier :

— Jamais, jamais, je te le promets, on ne m'y reprendra, à aller aux expositions des grands magasins !

Et le député tournant la tête, du côté opposé, eut un sourire vainqueur.

(Tous droits de reproduction réservés.)

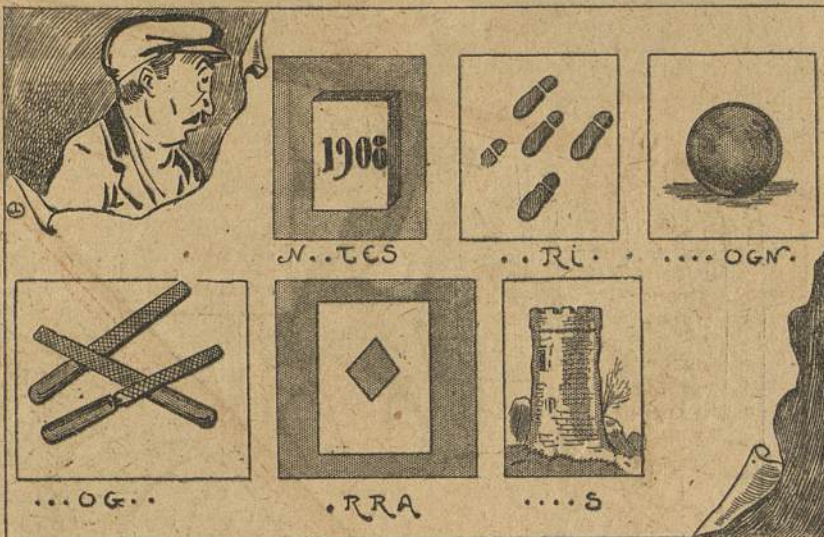
Règlement général pour tous les Concours de L'Œil de la Police

1° Prennent part à nos concours tous les lecteurs et lectrices de ce journal. — 2° Aucune des solutions n'est rendue. — 3° En cas de *æquo*, les noms des concurrents sont tirés au sort. — 4° Sont seuls publiés les noms sortis au sort. — 5° Il n'est tenu aucun compte des solutions qui arrivent après l'expiration du délai indiqué dans chaque concours.

Toutes les solutions des concours de L'Œil de la Police doivent être adressées au nom de M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris. Nous prions instamment nos lecteurs de ne jamais mettre de timbres ni de mandats dans les lettres qu'ils adressent à M. Lecocq. Ne pouvant, à notre grand regret, répondre individuellement aux demandes que ces lettres peuvent contenir, nous déclinons donc toute responsabilité à cet égard. Nous invitons nos lecteurs à ne jamais adresser de lettres

ou solutions recommandées au nom de M. Lecocq. Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés. NOTA. — Les solutions des concours en plusieurs séries doivent être collées sur une même feuille de papier et adressées ensemble, lorsque les séries du même concours sont parues, à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris. Toute réponse partielle pour ces concours serait éliminée d'office.

CONCOURS N° 6



LES PAPIERS DE TIMOLEON NOUGADÈRE dit "Bec de Puce"

CONCOURS EN SIX SÉRIES

Au cours des dernières perquisitions opérées à Toulon, à la suite d'arrestations sensationnelles, un commissaire spécial découvrit les papiers dont nous commençons la publication aujourd'hui.

Ces papiers avaient appartenu à un certain Timoléon Nougadère, dit Bec-de-Puce, cambrioleur notoire et chef de bande redouté. Ils contenaient des indications précieuses pour le bandit mais étaient écrits en langage tellement mystérieux, que leur lecture en fut jugée indéchiffrable. Nous nous adressons à nos lecteurs pour leur demander de mettre à notre service leur sagacité habituelle et de nous aider à trouver le mot de l'énigme. Les papiers de Timoléon sont au nombre de six ; nous les publions en six séries. Les six réponses devront être envoyées ensemble à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, à la date que nous indiquerons avec la publication de la sixième et dernière série. Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Il est indispensable de joindre aux solutions les six bons de concours qui devront être détachés à la page 11 des numéros de L'Œil de la Police.

PREMIÈRE SÉRIE. — Les villes à cambrioler.

« Bec-de-Puce » a jeté son dévolu sur six villes de France dans lesquelles il espère se livrer à de fructueux cambriolages. Quelles sont ces villes ?

Pour les trouver, amis lecteurs, vous ajouterez aux lettres inscrites sous chaque case celles que vous déchiffrez en lisant le rébus qui est au-dessus et dont le nombre devra être égal à celui des points.

Supposons que les lettres inscrites soient... FO.T et qu'il y ait un Rocher représenté au-dessus, le mot à trouver serait Rochefort.

- LISTE DES PRIX
- 1<sup>er</sup> prix : 50 francs en espèces.
  - 2<sup>e</sup> prix : Belle chaîne de montre, or contrôlé, pour homme.
  - 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> prix : Jolie timbale, argent contrôlé.
  - Du 5<sup>e</sup> au 10<sup>e</sup> prix : Très bonne jumelle.
  - Du 11<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> prix : Élégant sac de dame, cuir fantaisie gris.

- Du 21<sup>e</sup> au 40<sup>e</sup> prix : Délicieux vide-poches, porcelaine de Copenhague.
- Du 41<sup>e</sup> au 60<sup>e</sup> prix : Superbe volume, chansons et monologues.
- Du 61<sup>e</sup> au 80<sup>e</sup> prix : Très joli rond de serviette métal argenté, sujet égyptien.
- Du 81<sup>e</sup> au 100<sup>e</sup> prix : Terre cuite décorée, sujet animaux.
- Du 101<sup>e</sup> au 120<sup>e</sup> prix : Bel étui à cigarettes métal nickelé uni.
- Du 121<sup>e</sup> au 150<sup>e</sup> prix : Cendrier artistique métal fantaisie, décor art nouveau.

CONCOURS MARTIN-NUMA

1<sup>re</sup> Série

LISTE DES LAURÉATS

- 1<sup>er</sup> prix : Mlle Eugénie Manchon, à Versailles, gagne : 50 francs en espèces.
- 2<sup>e</sup> prix : Mlle Suzanne Brunet, à Pantin, gagne : Un service hors-d'œuvre argent en émail.
- Du 3<sup>e</sup> au 10<sup>e</sup> prix : M. Jules Peltier, à Genibois ; Mme Gobinet, à Montmirail ; MM. Delsaux, à Puteaux ; Adam, au Creusot ; Mmes Charlet, à A.-Lens ; Mémont, à Paris ; MM. Lemaître, à Bordeaux ; Abram, à Pécamp, gagnent chacun : Une bourse en argent.
- Du 11<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> prix : MM. Busson, à Paris ; Lanusse, à Meulan ; Mlles Fauvelle, à Paris ; Fant'homme, à Verdun ; MM. Petit, à Notre-Dame-de-la-Garenne ; Tavernina, à Paris ; Giffaux, à Presles ; Tronche, à Paris ; Mlle Chevalier, à Hénin-Liétard ; M. Bourguignon, à Paris, gagnent chacun : Un service à découper.
- Du 21<sup>e</sup> au 50<sup>e</sup> prix : Mme Remion, à Sathonay ; MM. Herbelot, au Creusot ; Fonteneau fils, à La Verrée ; Dugour, à Nancy ; Mlle Brodin, à Vaujours ; MM. Grandguillaume, à Paris ; Le Natur, au Havre ; Rigot, à Paris ; Raimond, à Vienne ; Mme Gautier, à Cannes ; M. Sauvage, à Paris ; Thiébaud, à Reims ; Ruicot, à Paris ; Mlle Richard, à Labourse ; MM. Bruy, au Creusot ; Dutreich, à Givet ; Chéron, au Tréport ; Clochepin, à Mariennes ; Lavroche, à Paris ; Pe-laquier, à Nîmes ; Chomai, au Havre ; Mlle Guérin, à Saintes ; MM. Biéry, à Levallois-Perret ; Cassals, à Toulon ; Mmes Desmaison, à Laval ; Thévert, à Vincennes ; M. Nicolas, à Nancy ; Mme Danglerterre, au Kremlin ; M. Garaud, à Ablon ; Mlle Chérellet, à Bois-le-Roi, gagnent chacun : Un vide-poches porcelaine de Saxe.
- Du 51<sup>e</sup> au 100<sup>e</sup> prix : MM. Desmaison, à Laval ; Jossion, à Verneuil ; Godmer, à Paris ; Veno, à Nîmes ; Mme veuve Robin, à Paris ; MM. Bodin, à Arras ; Rigault, à Paris ; Mlle Tourette, à Salon ; MM. Clipet, à Calais ; Déburau, à Amiens ; Lonsart, à Fives-Lille ; Sauvaget, à Saint-Jean-d'Angély ; Vivier, à Lyon ; Masse, à Amiens ; Duchénois, à Ay ; Mme Faubert, à Paris ; M. Dumord, à Wattrelos ; Mme Magny, à Caudebec ; M. Mourant, à Mary ; Mme Vidal, à La Garenne ; M. Prouvreur, à Lille ; Mlle Jale, à Paris ; MM. Perrin, à Brest ; Loyaux, à Sévres ; Caron, à Flixecourt ; Dubamel-Caron, à Escaudain ; Denand, à Paris ; Dausque, à Paris ; Pelletier, au Creusot ; Knoll, à Paris ; Prêtre, à Lille ; Baron, à Rochefort-sur-Mer ; Clochepin, à Paris ; Mlle Clipet, à Calais ; M. Claraq-Conty, à Brest ; Mme Berthod, à Aix-les-Bains ; M. Ruyer, à Paris ; Mme Guillaume, à Toulouse ; MM. Janin, à Ivry-sur-Seine ; Berthaut, à Chalons ; Fabre, à Paris ; Mme Guibon, à Boulogne ; M. Renté, à Montgeron ; Mlles Rudloff, à Paris ; Play, à Maignelay ; Hanin, à Pécamp ; Dupont, à Allortville ; MM. Berthaut, à Paris ; Gayraud, à Oloron-Turbin, à Villers-Bretonneux, gagnent chacun : Une chaîne de montre américaine dorée, pour homme.
- Du 101<sup>e</sup> au 150<sup>e</sup> prix : M. Mennecier, à Méru ; Mme Lambolez, à Paris ; MM. Lenot, à Arrouville ; Le Courtois, à Paris ; Mougneau, au Creusot ; Mlle Jean, à Lyon ; Mme Walter, à Choisy-le-Roi ; MM. Lemaître, à Laval ; Bertran, au Havre ; Schietecatte, à Mons-en-Barœul ; Viénot, à Paris ; Chapius, à Dijon ; Rimetz, à Amiens ; Rouvière, à Agde ; Ranquet, à Nîmes ; Mlle Boucher, à Hénin-Liétard ; M. Collet, à Paris ; Mme Basclot, à Arcueil ; MM. Ponce, à Paris ; Thiry, à Saint-Mihiel ; Boulenger, à Paris ; Louis Gérard, à Fives-Lille ; Souchet fils, à Pont-Levoy ; Mlle Walter, à Paris ; MM. Dupont, à Allortville ; Guerey, à Saint-Denis ; Poulain, à Saint-Gobain ; Chantrenne, à Vivier ; Jeanpierre, à Epinal ; Delfers, à Mortain ; Barbière, à Paris ; Villemain, à Equeurdreville ; Oussé, à Toulouse ; Bolle, à Paris ; Plessard, à Rouen ; Vanclay, à Charenton-le-Pont ; Pautel, à Montchanin ; Denry, à Fives-Lille ; Jodelot, à Paris ; Pasquini, à Tréguier ; Cherrier, à Bourges ; Boussie, à Cherbouy ; Allard, à Pontel ; Vasseur, à Beaussart ; Delidais, à Paris ; Mmes Dorélys, à Nancy ; Hadot, à Solesmes ; MM. Warren, à Hénin-Liétard ; Grosdidot, à Valdampierre ; Tisseaux, à Givet, gagnent chacun : Une broche patine vieil argent.

LE LIVRE NATIONAL

Chaque volume comprenant contenant un ouvrage complet sous une élégante couverture

environ 20.000 lignes de texte et sans coupures ni suppressions, illustrée en couleurs.

- OUVRAGES DÉJÀ PARUS DANS CETTE COLLECTION :
- L'AIGREMONT (P.)... L'Empoisonneuse.
  - LEPELLETIER... Madame Sans-Gêne.
  - MÉROUVEL... Misère et Beauté.
  - SAZIE (LÉON)... Le Ponce.
  - VILLEMER... Maudite.
  - L. BOUSSEY... Le Tour du Monde d'un Gamain de Paris.
  - Le Tigre blanc.
  - Le Secret de l'Or.
  - Les Mystères de la Forêt vierge.
  - Les Mystères de la Guyane.

LE COLLIER SANGLANTE

EXCEPTIONNELLEMENT : 85 centimes

les Ouvrages ci-contre qui comportent de 600 à 800 pages et de 40,000 à 50,000 lignes.

En Vente Partout : Libraires, Marchands de Journaux, kiosques et Gares.

Envoy franco de chaque ouvrage contre sa valeur augmentée de 15 c. (25c. pour l'étranger) pour frais d'envoi adressés à l'Administration du LIVRE NATIONAL, 8, Rue Saint-Joseph, PARIS.

L'ANTIMILITARISTE ET LA POMPE

Un énergumène, Louis Leroy, réputé comme antimilitariste enragé, pris de boisson un de ces derniers dimanches soir, s'était juché dans les branches d'un arbre de la Place Baudoyer et de cette tribune improvisée se mit à haranguer les passants qui bientôt amassés se mirent à l'applaudir. Cela ne fit pas l'affaire de l'ivrogne qui, furieux et exaspéré des applaudissements ironiques de son auditoire se mit alors à l'injurer dans les termes les plus réalistes et les plus agressifs. Il en arriva bientôt à son thème



favori, l'armée et la République, qu'il se mit à maudire et à reprocher d'énergique façon. Deux troupiers venant à passer mirent le comble à son exaspération. Il en arriva à l'outrage cynique. Des gardiens de la paix attirés par le rassemblement insolite et honteux que l'ivrogne venait de provoquer, voulurent le faire descendre de sa tribune improvisée :

« Descendez de mon perchoir, jamais « mes cocos » venez donc m'y dénicher, les v... ne grimpez pas aux arbres il me semble. Comme il semblait difficile de l'atteindre et que les arguments de plus en plus expressifs dégénéraient en outrages à la force publique, on eut recours aux pompiers qui, mettant une lance en manoeuvre eurent tôt fait de rafraîchir les idées de l'antimilitariste qui dégringolant avec prestesse, vint gentiment se faire accueillir par les agents qui l'emmenèrent au dépôt. »

DE PARIS A MARSEILLE SUR L'ESSIEU D'UN WAGON

À l'arrivée du rapide venant de Paris, un employé de la compagnie trouva un homme blotti sous une des voitures. On le sortit de cette position : il était couvert de charbon et de poussière et ses vêtements étaient déchirés. Il avoua avoir ainsi voyagé depuis Paris, espérant par ce moyen se rendre à Nice. Un voyageur présent lui avança la somme nécessaire pour se rendre dans cette ville en 3<sup>e</sup> classe et l'incident n'eut pas de suite. MARSEILLE.

SAGE-FEMME n° 1. reçoit pens. (discret.) RETARD

SABLET, Rue Réaumur, 112 Renseign. gratuits

30 à 50 francs par semaine travail facile, sans apprentissage chez soi t<sup>e</sup> l'année, sur nos TRICOTEUSES BREVETÉES. C<sup>LA</sup> GAULOISE, Paris, 11, rue Condorcet, Villan

envoi discret contre 5 francs pour tout ou suppression des époques, pour quelque cause que ce soit. Pas de Charlatanisme ni d'Exploitation trompant le public crédule. Z. LACROIX, Ph<sup>arm</sup> BRUAY (P.-d.-C.).

Solutions du 3<sup>e</sup> Concours de l'Œil de la Police

MARTIN-NUMA (1<sup>re</sup> série)

1 <sup>er</sup> Drame.	5 <sup>e</sup> Certitude.	9 <sup>e</sup> Source.
2 <sup>e</sup> Convoquées.	6 <sup>e</sup> Loyauté.	10 <sup>e</sup> Satanée.
3 <sup>e</sup> D'apparence.	7 <sup>e</sup> D'annoncier.	11 <sup>e</sup> Satisfaction.
4 <sup>e</sup> Stratagème.	8 <sup>e</sup> Vaillance.	12 <sup>e</sup> Articulation.

Voir résultats et liste des lauréats 2<sup>e</sup> colonne.

Notre Grand Concours "LEQUEL DES TROIS" est clos

Voir instructions et détails n° 18

GRAND SUCCÈS — HATEZ-VOUS !

Nos lecteurs ont encore jusqu'au 13 juin pour nous envoyer leurs solutions.

CONCOURS N° 6 LES PAPIERS DE TIMOLEON NOUGADÈRE dit "Bec de Puce"

A détacher et envoyer en même temps que toutes les solutions.

L'ŒIL DE LA POLICE

CONCOURS N° 3 (2<sup>e</sup> SÉRIE) Roman de Martin Numa

Le mot supprimé est...

BON N° 7

Conservé ce bon pour l'envoyer rempli à la date que nous indiquerons





**UNE BOMBE SUR LA VOITURE D'UN GOUVERNEUR** — Une bombe a été lancée sur la voiture du conseiller d'état Bibikov, gouverneur de Voronège, qui se rendait à l'église avec sa femme. Le gouverneur a été atteint à la jambe et sa femme au visage. **RUSSIE.**



**DRAME DANS UNE GARE.** — A la gare du Midi, à Bruxelles, au moment de l'arrivée d'un train, un jeune homme de 20 ans, Laurent de Coster, s'est précipité vers un des wagons de tête du convoi et à bout portant, a tiré un coup de revolver sur une jeune fille, Mlle Marie Baremyt, ouvrière qui a été atteinte à la joue. Un employé ayant voulu inter-



**LE TRUC DE LA GITANE.** — Sous prétexte de la conduire près de sa fille une gitane entra chez une sage-femme du quartier Monceau. Elle offrit de payer d'avance, et comme la dame lui rendait la monnaie, elle laissa échapper 3 ou 4 petits reptiles, pour l'effrayer. Le subterfuge réussit à merveille: la sage-femme se sauva, abandonnant son porte-monnaie dont la gitane s'empara.



**DÉCAPITÉE PAR UN FOU.** — Un inconnu dans un accès d'alcoolisme s'est jeté sur une dame Elisabeth Tood qui se rendait à pied à Otley, près de Leeds, et armé d'un couteau se mit en devoir de lui scier le cou. Un passant alla chercher du secours mais arriva trop tard. **ANGLETERRE.**

venir, le meurtrier fit feu sur lui à trois reprises après quoi il essaya de se suicider et ne se fit qu'une blessure peu grave à la tête. **BRUXELLES.**



**LE CRIME D'UNE FOLLE.** — Dans une localité des environs de Fraunstein (Haute-Bavière), une paysanne nommée Bropst, a tué à coups de hache ses deux filles, âgées de 9 et 10 ans, a transporté leurs cadavres dans la forêt et a passé la nuit auprès d'eux. **ALLEMAGNE.**



**ACCIDENT MORTEL DANS UNE MÉNAGERIE.** — Au cours d'un voyage effectué de Nice à Toulon par la ménagerie Hagenebeck, un indien de garde dans un wagon a eu la tête écrasée pendant la nuit par le pied d'un éléphant. La mort a été instantanée. **TOULON.**

**OBUS ABANDONNÉ.** — Un indigène de la tribu des Msirda près de Marnia ayant trouvé un obus à la mélinite non éclaté, s'empressa de vendre le projectile à un autre de ses coreligionnaires. Ce dernier voulant s'emparer de la poudre qu'il contenait le brisa, malheureusement l'obus éclata, tuant le maladroit ainsi que les mauresques qui assistaient à l'opération. **SIDI-BEL-ABEES.**



**AÉROPLANE ET TAXI-AUTO.** — Au cours d'une expérience sur le champ de manœuvres d'Issy, l'aéroplane de M. Delagrangé dans un virage un peu court est entré en collision avec une taxi-auto qui venait d'amener des spectateurs. Une panique s'en est suivie, mais le hardi ingénieur n'a pas été blessé. **ISSY.**



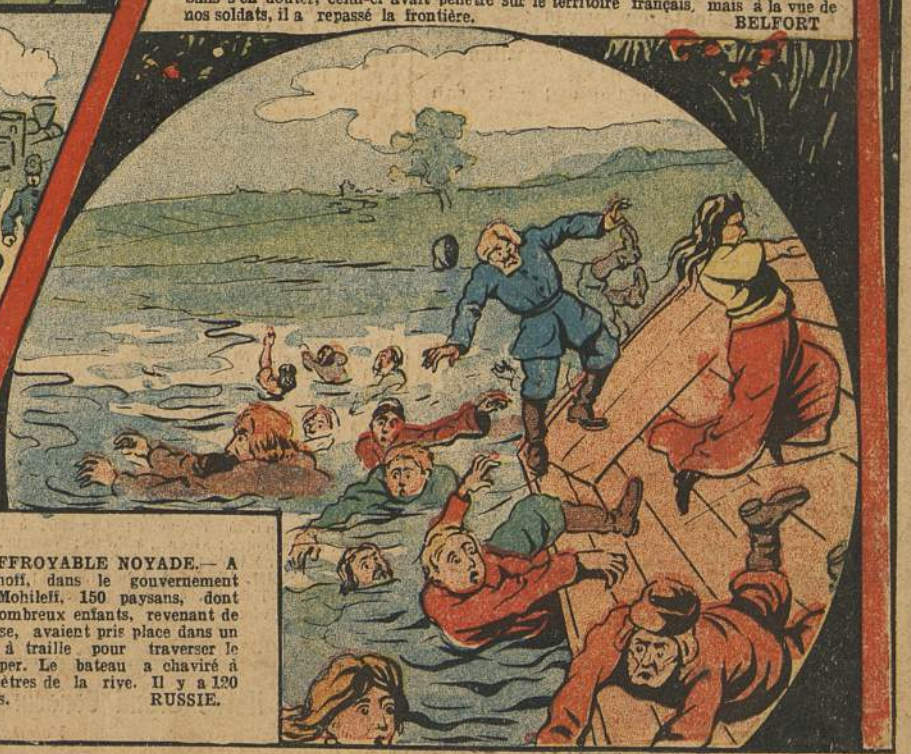
**INCIDENT A LA FRONTIÈRE.** — Au cours d'une manœuvre, une patrouille du 11<sup>e</sup> dragons de Belfort a rencontré dans le bois de Vanthiermont un dragon allemand, du 22<sup>e</sup>, de Mulhouse, manœuvrant également à proximité de la frontière. Sans s'en douter, celui-ci avait pénétré sur le territoire français, mais à la vue de nos soldats, il a repassé la frontière. **BELFORT.**



**DRAME DE L'ALCOOLISME.** — Un homme vanhulst pris de boisson, ayant menacé sa femme, son fils âgé de 17 ans s'interposa. L'ivrogne voulut étrangler l'enfant, mais la mère lui lança une marmite pleine d'eau bouillante à la figure. Puis s'armant d'une hache la mégère l'en frappa tandis que le fils le criblait à coups de fourche. Le père a expiré et le fils blessé au cours de la lutte. **BELGIQUE.**



Au Canada des colons russes de Saskatchewan ont inauguré dans l'Ontario un nouveau genre de mortification. Ils se sont imposé de parcourir le pays en un état de nudité complète. Les autorités prévenues ont enfermé les pèlerins dans des wagons qu'on ferma à clef et qu'on dirigea sur leur point de départ. Mais là à leur arrivée on leur a signifié l'ordre de ne pas descendre de sorte que les malheureux dénués de vêtements se trouvent surveillés nuit et jour.



**EFFROYABLE NOYADE.** — A Bykhoff, dans le gouvernement de Mohileff, 150 paysans, dont de nombreux enfants, revenant de l'église, avaient pris place dans un bac à traîlle pour traverser le Dnieper. Le bateau a chaviré à 20 mètres de la rive. Il y a 120 noyés. **RUSSIE.**